Les Signes des Temps

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matthieu 24 : 33.

8ME ANNÉE, NO. 6. BALE (SUISSE) DÉCEMBRE 1883. 90ME NUMÉRO.

Les Signes des Temps

JOURNAL MENSUEL

Publié par la

SOCIÉTÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR

—: COMITÉ :—

B.-L. WHITNEY - - - - - PIERRE SCHILD
ADÉMAR VUILLEUMIER

PRIX D'ABONNEMENT CINQ FRANCS
Par An, ou par Volume de 12 Numéros.

—: BUREAU :—
Angle des rues WEIHERWEG et BELCHENSTRASSE.

☞ S'Adresser (FRANCO) : M. B.-L. WHITNEY, Bureau des SIGNES DES TEMPS, BALE (Suisse.) — L'année du Journal commence au mois de Juillet ; la Rédaction reçoit cependant des abonnements à toute autre époque. — Les personnes désirant nous envoyer de l'argent soit pour le Journal, soit pour des traités, peuvent, s'il leur est difficile d'envoyer un mandat postal, nous faire parvenir des timbres-poste suisses ou français, surtout lorsqu'il ne s'agit que de petites sommes.

Articles Variés.

LUTHER DEVANT LE LÉGAT.

TROISIÈME COMPARUTION.

L'ARTICLE que nous donnons ici est extrait de l'*Histoire de la Réformation du XVIme siècle* par MERLE D'AUBIGNÉ.

LUTHER retourna chez le cardinal, accompagné des conseillers de l'Electeur, le vendredi 14 octobre. Les Italiens se pressaient comme à l'ordinaire autour de lui, et assistaient en grand nombre à la conférence. Luther s'avança et présenta au légat sa protestation. Les gens du cardinal regardaient avec étonnement cet écrit, si audacieux à leurs yeux. Voici ce que le docteur de Wittemberg y déclarait à leur Maître :

«Vous m'attaquez sur deux points. D'abord vous m'opposez la constitution du pape Clément VI, dans laquelle il doit être dit que le trésor des indulgences est le mérite du Seigneur Jésus-Christ et des Saints, ce que je nie dans mes thèses.

«Panormitamus (Luther désignait par ce nom Ives, auteur du fameux recueil de droit ecclésiastique intitulé *Panormia*, et évêque de Chartres à la fin du onzième siècle), Panormitamus déclare dans son premier livre qu'en ce qui regarde la sainte foi, non-seulement un Concile général, mais encore chaque fidèle est au-dessus du pape, s'il peut citer des déclarations de l'Ecriture et des raisons meilleures que celles du pape. La voix de notre Seigneur Jésus-Christ s'élève beaucoup au-dessus de toutes les voix des hommes, quels que soient les noms qu'ils portent.

«Ce qui me cause le plus de peine et me donne le plus à penser, c'est que cette constitution renferme des doctrines tout à fait opposées à la vérité. Elle déclare que le mérite des saints est un trésor, tandis que l'Ecriture témoigne que Dieu récompense bien plus richement que nous ne l'avons mérité. Le prophète s'écrie : «Seigneur, n'entre point en jugement avec ton serviteur, car nul homme vivant ne sera trouvé juste devant toi!» Malheur aux hommes, quelque honorable et quelque louable que leur vie puisse être, dit saint Augustin, s'il devait être prononcé sur elle un jugement dont la miséricorde fût exclue!

«Ainsi les saints ne sont pas sauvés par leurs mérites, mais uniquement par la miséricorde de Dieu, comme je l'ai déclaré. Je maintiens ceci et j'y demeure ferme. Les paroles de l'Ecriture sainte qui déclarent que les saints n'ont pas assez de mérites doivent être mises au-dessus des paroles des hommes qui affirment qu'ils en ont trop. Car le pape n'est pas au-dessus, mais au-dessous de la Parole de Dieu.»

Luther ne s'en tient pas là : il montre que si les indulgences ne peuvent être le mérite des saints, elles ne sont pas davantage le mérite de Christ. Il fait voir que les indulgences sont stériles et sans fruit, puisqu'elles n'ont d'autre effet que d'exempter les hommes de faire de bonnes œuvres, telles que la prière et l'aumône. «Non, s'écrie-t-il, le mérite de Christ n'est pas un trésor d'indulgence qui exempte du bien, mais un trésor de grâce qui vivifie. Le mérite de Christ est appliqué aux fidèles sans indulgences, sans clefs, par le St.-Esprit seul, et non par le pape. Si quelqu'un a une opinion mieux fondée que la mienne, ajoute-t-il en terminant ce premier point, qu'il la fasse connaître, et alors je me rétracterai.

«J'ai affirmé, dit-il en en venant au second article, qu'aucun homme ne peut être justifié devant Dieu, si ce n'est par la foi, en sorte qu'il est nécessaire que l'homme croie avec une entière assurance qu'il a obtenu grâce. Douter de cette grâce, c'est la rejeter. La foi du juste est sa justice et sa vie.»

Luther prouve sa proposition par une multitude de déclarations de l'Ecriture.

«Veuillez donc intercéder pour moi auprès de notre très-saint seigneur le pape Léon X, ajoute-t-il, afin qu'il ne me traite pas avec tant de défaveur.... Mon âme cherche la lumière de la vérité. Je ne suis pas tellement orgueilleux, tellement désireux d'une vaine gloire, que j'aie honte de me rétracter si j'ai enseigné des choses fausses. Ma plus grande joie sera de voir triompher ce qui est selon Dieu. Seulement qu'on ne me force pas à faire quoi que ce soit contre le cri de ma conscience.»

Le légat avait pris la déclaration des mains de Luther. Après l'avoir parcourue, il lui dit froidement : «Tu as fait là un verbiage inutile ; tu as écrit beaucoup de paroles vaines ; tu as répondu follement aux deux articles et tu as noirci ton papier d'un grand nombre de passages de la sainte Ecriture qui ne se rapportent point au sujet.» Puis, d'un air dédaigneux, de Vio jeta la protestation de Luther, comme n'en faisant aucun cas ; et, recommençant sur le ton qui lui avait assez bien réussi dans la dernière entrevue, il se mit à crier de toutes ses forces que Luther devait se rétracter. Celui-ci fut inébranlable. «Frère! frère! s'écrie alors de Vio en Italien, la dernière fois tu as été très-bon, mais aujourd'hui tu es tout à fait méchant.» Puis le cardinal commence un long discours tiré des écrits de saint Thomas ; il élève de nouveau de toutes ses forces la constitution de Clément VI ; il persiste à soutenir qu'en vertu de cette constitution ce sont les mérites mêmes de Jésus-Christ qui sont distribués aux fidèles par le moyen des indulgences. Il croit avoir réduit Luther au silence ; celui-ci prend quelquefois la parole ; mais de Vio gronde, tonne sans cesse, et prétend, comme l'avant-veille, s'agiter seul sur le champ de bataille.

Cette manière avait pu avoir quelque succès une première fois ; mais Luther n'était pas homme à la souffrir une seconde. Son indignation éclate à la fin ; c'est à son tour de frapper d'étonnement les spectateurs, qui le croient déjà vaincu par la volubilité du prélat. Il élève sa voix retentissante, il saisit l'objection favorite du cardinal, et lui fait payer cher la témérité qu'il a eue d'entrer en lutte avec lui. «Rétracte! rétracte!» lui répétait de Vio, en lui montrant la constitution du pape. «Eh bien, dit Luther, s'il peut être prouvé par cette constitution que le trésor des indulgences est le mérite même de Jésus-Christ, je consens à rétracter, selon la volonté et le bon plaisir de votre Eminence....»

Les Italiens qui n'attendaient rien de pareil, ouvrent de grands yeux à ces paroles, et ne peuvent se contenir de joie de voir l'adversaire pris enfin dans le filet. Pour le cardinal, il est comme hors de lui ; il rit tout haut, mais d'un rire auquel se mêle l'indignation et la colère ; il s'élance, il saisit le livre dans lequel est contenu la fameuse constitution ; il la cherche, il la trouve ; et tout fier de la victoire dont il se croit sûr, il lit à haute voix, avec fougue et tout haletant. Les Italiens triomphent ; les conseillers de l'Electeur sont inquiets et embarrassés ; Luther attend son adversaire. Enfin, quand le cardinal en vient à ces paroles : «Le Seigneur Jésus-Christ a acquis ce trésor par sa souffrance», Luther l'arrête : «Très-digne Père, lui dit-il, veuillez bien considérer et méditer avec soin cette parole : *Il a acquis*. Christ a acquis un trésor par ses mérites ; les mérites ne sont donc pas le trésor ; car, pour parler avec les philosophes, la cause est autre chose que ce qui en découle. Les mérites de Christ ont acquis au pape le pouvoir de donner de telles indulgences au peuple ; mais ce ne sont pas les mérites mêmes du Seigneur que la main du

pontife distribue. Ainsi donc, ma conclusion est véritable, et cette constitution que vous invoquez avec tant de bruit, rend témoignage avec moi à la vérité que je proclame.»

De Vio tient encore le livre en ses mains; ses regards sont encore arrêtés sur le fatal passage: il n'y a rien à répondre. Le voilà pris lui-même dans le piége qu'il a tendu; et Luther l'y retient d'une main puissante, à l'inexprimable étonnement des courtisans italiens qui l'entourent. Le légat voudrait éluder la difficulté, mais il n'y a pas moyen; il avait abandonné depuis longtemps et les témoignages de l'Ecriture, et les témoignages des Pères; il s'était réfugié dans cette extravagante constitution de Clément VI, et l'y voilà pris. Cependant il est trop fin pour laisser paraître son embarras. Voulant cacher sa honte, le prince de l'Eglise change brusquement de sujet et se jette avec violence sur d'autres articles. Luther, qui s'aperçoit de cette manœuvre habile, ne lui permet pas de s'échapper: il serre et ferme de tous côtés le réseau qu'il a jeté sur le cardinal et rend l'évasion impossible. «Très-révérend Père, dit-il avec une ironie revêtue de toutes les apparences du respect, votre Eminence ne peut pourtant pas penser que nous autres Allemands ne sachions pas la grammaire: être un trésor et acquérir un trésor sont deux choses très-différentes.»

«Rétracte! lui dit de Vio, rétracte! ou si tu ne le fais pas, je t'envoie à Rome pour y comparaître devant les juges qui ont été chargés de prendre connaissance de ta cause. Je t'excommunie, toi, tous tes partisans, tous ceux qui te sont ou te deviendront favorables, et je les rejette de l'Eglise. Tout pouvoir m'a été donné à cet égard par le saint siége apostolique. Penses-tu que tes protecteurs m'arrêtent? T'imagines-tu que le pape se soucie de l'Allemagne? Le petit doigt du pape est plus fort que tous les princes allemands ne le sont.»

«Daignez, répond Luther, envoyer au pape Léon X, avec mes très-humbles prières, la réponse que je vous ai remise par écrit.»

Le légat, à ces paroles, tout content de trouver un moment de relâche, s'enveloppe de nouveau dans le sentiment de sa dignité et dit à Luther avec fierté et colère: «Rétracte-toi, ou ne reviens point.»

Cette parole frappe Luther. Cette fois-ci il va répondre autrement que par des discours: il s'incline et il sort. Les conseillers de l'Electeur le suivent. Le cardinal et ses Italiens demeurés seuls, se regardent, tout confus d'une telle issue du débat. Ainsi le système dominicain, recouvert de l'éclat de la pourpre romaine, avait orgueilleusement éconduit son humble adversaire. Mais Luther sentait qu'il est une puissance, la doctrine chrétienne, la vérité, qu'aucune autorité séculière ou spirituelle ne saurait jamais subjuguer. Des deux combattants, celui qui se retira demeura maître du champ de bataille. C'est ici le premier pas par lequel l'Eglise se détacha de la papauté.

Luther et de Vio ne se revirent plus, mais le réformateur avait fait sur le légat une impression puissante, qui ne s'effaça jamais entièrement. Ce que Luther avait dit sur la foi, ce que de Vio lut dans des écrits postérieurs du docteur de Wittemberg, modifia beaucoup les sentiments du cardinal. Les théologiens de Rome virent avec surprise et mécontentement ce qu'il avança sur la justification, dans son *Commentaire sur l'Epître aux Romains*. La réformation ne recula pas, et Luther ne se rétracta pas; mais son juge, celui qui n'avait cessé de s'écrier: Rétracte! changea de vues et rétracta indirectement ses erreurs. Ainsi fut couronnée l'inébranlable fidélité du réformateur.

LA BIBLE

AU POINT DE VUE DE LA CULTURE INTELLECTUELLE ET MORALE.

PAR MME. E.-G. WHITE.

«L'entrée de tes paroles illumine et donne de l'intelligence aux simples.»

La Parole de Dieu contient, non-seulement les moyens d'éducation les plus efficaces, mais aussi la source de connaissances la plus précieuse qui soit à la portée de l'homme. L'intelligence humaine se conforme facilement à la dimension des sujets qu'elle a à traiter. Si elle est occupée de sujets triviaux, si elle ne se meut que dans les lieux communs et qu'elle ne soit jamais appelée à faire un sérieux effort pour saisir de grandes et éternelles vérités, elle se rapetisse et s'atrophie. De là, la valeur des Ecritures comme moyen de culture intellectuelle. Ceux qui les sondent avec un esprit de recherche et avec respect verront leur intelligence se développer et se fortifier plus qu'avec aucune autre étude. Les Ecritures conduisent directement à la contemplation des vérités les plus augustes, les plus propres à ennoblir et les plus merveilleuses qui puissent se présenter à l'esprit de l'homme. Elles dirigent nos pensées vers l'Auteur infini de toutes choses. Nous y voyons révélé le caractère de l'Eternel et nous entendons sa voix s'adresser aux patriarches et aux prophètes. Nous y voyons expliqués les mystères de sa Providence, les grands problèmes qui ont attiré l'attention de tous les penseurs, mais que, sans le secours de la révélation, l'intelligence humaine chercherait vainement à résoudre. Elles ouvrent à notre intelligence un système de théologie simple et pourtant sublime, présentant des vérités qu'un enfant peut saisir mais qui sont pourtant si étendues que leurs dernières profondeurs défient les facultés de l'esprit le plus fort.

Plus on sonde la Parole de Dieu et plus on la comprend; plus aussi on découvre qu'il y a derrière elle une sagesse, une science et une puissance infinies. Ceux qui s'appliquent à trouver Dieu tel qu'il est révélé dans les pages du Livre inspiré, apprendront la leçon dure mais utile, que l'intelligence humaine n'est pas omnipotente, que sans le secours divin, la force et la sagesse humaines ne sont que faiblesse et folie.

Mais, dirigée par l'amour et la crainte de Dieu et consacrée à son service, la culture intellectuelle est une bénédiction. Il est vrai que les savants de ce monde ne sont pas facilement touchés par les vérités pratiques de la Parole de Dieu. La raison en est qu'ils se confient dans la sagesse humaine, se glorifient de leur supériorité intellectuelle, et répugnent à devenir d'humbles élèves de l'école de Christ. Notre Seigneur n'ignorait point l'instruction, ni ne méprisait l'éducation. Pourtant il choisit des pêcheurs illettrés pour accomplir l'œuvre de l'Evangile, parce que ces hommes n'avaient pas été instruits dans les fausses coutumes et les traditions du monde. C'étaient des hommes qui avaient des capacités naturelles et qui étaient disposés à s'instruire; des hommes humbles que Jésus pouvait préparer et instruire pour sa grande mission. Sur le chemin de la vie il y a maint homme qui parcourt patiemment le cercle de sa tâche journalière sans se douter qu'il possède des facultés qui, mises en activité, lui permettraient de rivaliser avec les plus grands hommes. Il faut l'attouchement d'une main habile pour réveiller et développer ces facultés endormies. C'étaient des hommes pareils que Jésus s'adjoignit, et il leur accorda les avantages d'être pendant trois ans sous sa propre direction. Aucun cours d'étude dans les écoles des rabbins ou des philosophes n'aurait pu leur valoir autant. Le Fils de Dieu fut le plus grand éducateur que le monde connût jamais.

Les savants légistes, les sacrificateurs et les scribes se moquaient de l'enseignement de Christ. Ils désiraient l'enseigner et tentèrent plusieurs fois de le faire; mais ce ne fut jamais que pour être confondus par une sagesse qui mettait à découvert leur ignorance et les réduisait au silence. Dans leur orgueil et leur bigoterie, ils ne voulaient point recevoir les paroles de Christ, et pourtant ils étaient surpris de la sagesse avec laquelle il parlait. Ils savaient qu'il n'avait pas étudié dans les écoles des prophètes, et ils ne pouvaient discerner la divine beauté de son caractère sous l'humble déguisement de l'homme de Nazareth. Mais les paroles et les œuvres de l'humble Maître, rapportées par les compagnons illettrés de sa vie journalière, ont exercé une puissance réelle et constante sur les esprits des hommes depuis cette époque jusqu'au temps actuel. Non-seulement les ignorants et les petits, mais les hommes d'éducation, d'intelligence et de génie se sont écriés respectueusement avec les auditeurs surpris et charmés d'autrefois: «Jamais homme n'a parlé comme cet homme!»

Les lumières et l'intelligence que la Parole de Dieu communique n'ont pas simplement et principalement pour but de favoriser la culture intellectuelle; car les saints oracles qui ont été donnés aux hommes ont un but plus élevé que le bien-être terrestre ou temporel. Nous y voyons révélé le grand plan de la rédemption de l'homme et les moyens destinés à délivrer l'humanité du pouvoir de Satan. Nous voyons Christ, l'Auteur de notre Salut, engager une lutte ouverte avec le prince des ténèbres et remporter à lui seul la victoire en notre faveur. Nous apprenons aussi que, par cette victoire, il nous a été ouvert une source d'espérance et de force, afin que nous puissions, comme de fidèles soldats, combattre aussi nous-mêmes l'astucieux ennemi, et le vaincre au saint nom de Jésus. Chaque âme doit lutter contre les puissances des ténèbres. Les jeunes gens aussi bien que les vieillards en seront assaillis; aussi devraient-ils comprendre la nature de la grande lutte qui eut lieu entre Christ et Satan et sentir que c'est eux-mêmes qu'elle concerne. Tous sont acteurs dans cette scène et prennent part au combat. Et pour être armés pour la bataille, tous ont besoin de «l'épée de l'Esprit qui est *la Parole de Dieu.*»

Les Ecritures nous présentent des vérités qui se rapportent tout particulièrement à notre époque. Les prophéties de la sainte Ecriture indiquent l'époque qui précède immédiatement l'apparition du Fils de l'homme, et c'est à cette époque que s'appliquent surtout leurs avertissements et leurs menaces. Les périodes prophétiques de Daniel qui s'étendent jusqu'à la veille même de la grande consommation jettent des flots de lumière sur les événements qui doivent avoir lieu. Le livre de l'Apocalypse est aussi rempli d'avertissements et d'instructions pour la dernière génération. Jean, le disciple bien-aimé, peint, sous l'inspiration du St.-Esprit, les scènes terribles et saisissantes de la fin de l'histoire du monde, et indique les devoirs et les dangers du peuple de Dieu. Personne n'a besoin de demeurer dans l'igno-

rance, personne n'a besoin de négliger de se préparer pour la venue du Jour de Dieu.

Ce n'est point assez d'avoir une connaissance intellectuelle de la vérité. Cela seul ne peut donner la lumière et la connaissance essentielles au salut. La Parole de Dieu doit pénétrer dans le cœur; elle doit y être établie par la puissance du St.-Esprit. L'accord doit être rétabli entre la volonté et les exigences de la Parole de Dieu. Ce n'est pas seulement l'intelligence, mais aussi le cœur et la conscience qui doivent accepter et recevoir la vérité.

L'entrée de la Parole de Dieu donne de l'intelligence aux simples, c'est-à-dire à ceux qui sont étrangers à la sagesse de ce monde. Le St.-Esprit met les vérités salutaires des Ecritures à la portée de tous ceux qui désirent connaître et faire la volonté de Dieu. Les esprits illettrés sont rendus capables de saisir les sujets les plus sublimes et les plus émouvants qui puissent occuper l'attention des hommes—sujets qui feront l'objet des études et des chants des rachetés pendant toute l'éternité.

C'est de cette connaissance, que donne la Parole de Dieu et qui ne peut se trouver nulle part ailleurs, que nous avons besoin plus que de toute autre. Nous avons besoin de savoir ce que nous devons faire aujourd'hui pour échapper aux piéges de Satan et remporter la couronne de gloire. Si par hasard nous ne comprenons pas clairement les enseignements des Ecritures concernant un devoir quelconque, nous sommes invités à nous adresser à notre Maître. Si nous nous approchons de lui avec humilité et avec foi, nous ne serons point renvoyés à vide.

Mais, lorsque nous voyons clairement quel est notre devoir, ne présumons point d'aller à Dieu pour le prier de nous décharger de notre devoir parce qu'il renferme une croix. Allons plutôt avec un esprit humble et soumis, lui demander la force et la sagesse divines pour pouvoir accepter et pratiquer la vérité. «Considère-le dans toutes tes voies et il dirigera tes sentiers.» Ainsi, les «simples» peuvent, en faisant de la Parole de Dieu la règle de leur vie, accomplir leurs devoirs avec une vraie sagesse, étant un témoignage vivant de la véracité de cette parole du Psalmiste: «L'entrée de tes paroles illumine et donne de l'intelligence aux simples.»

Si les jeunes gens voulaient seulement apprendre du divin Maître, comme le fit Daniel, ils sauraient que la crainte de l'Eternel est le «commencement de la sagesse.» Ayant posé un fondement sûr, ils pourraient, comme Daniel, faire le meilleur usage de chaque privilége et de chaque occasion. Ils pourraient s'élever à un très-haut degré de connaissance intellectuelle. Ceux qui se consacrent à Dieu, qui sont sous la protection de sa grâce et sous l'influence vivifiante de son Esprit, se distingueront par une intelligence plus vive et plus profonde que les mondains. Ils seront capables de se livrer aux exercices les plus élevés et les plus nobles de chaque faculté. L'étude des Ecritures donnera au monde des hommes d'une intelligence plus puissante et plus active que l'application la plus assidue à tous les sujets qu'embrasse la philosophie humaine. Ceux spécialement qui désirent devenir ministres de Christ, devraient étudier la Parole de Dieu avec une soigneuse application. En agissant ainsi, ils acquièrent une discipline mentale précieuse et en même temps une connaissance si riche qu'ils pourront tirer de ses trésors «des choses nouvelles et des choses vieilles.»

Il y a une immense différence entre ce que Dieu a voulu que deviennent les capacités de l'homme et le degré de perfection qu'elles atteignent actuellement. Si on considérait comme un devoir de cultiver ses capacités jusqu'à leur complet développement, elles grandiraient continuellement. La Bible enseigne aux hommes d'agir par principe, et lorsque nous réussissons à repousser une mauvaise influence, nous fortifions le principe qui a été attaqué. La simple possession de talents n'est pas une garantie qu'on puisse être utile et heureux dans cette vie. De bons principes, voilà la seule base du vrai succès.

Il est nécessaire de penser avec justesse, afin d'agir avec sagesse. Pour se former un caractère bien équilibré, nous devons faire attention à notre culture physique, intellectuelle et morale; or la Bible contient pour chacune d'elles les instructions les plus précieuses.

L'ATTENTE DE L'ÉGLISE.

«En attendant et en vous hâtant, pour la venue du jour de Dieu.» 2 Pier. 3:12.

NOTRE doctrine n'est pas une nouveauté. L'Eglise de Christ, dès les premiers âges, a écrit et chanté ces grandes eaux qui inonderont la terre, les tempêtes qui ébranleront les cieux, les pestes et les terreurs qui parcourront le monde et les tremblements de terre qui secoueront notre globe: toutes choses qui annonceront et accompagneront le jour du Seigneur.

Ce cri d'avertissement s'est fait entendre depuis Thomas de Celano le poète du moyen-âge (1221–1255), qui chantait:

A sa voix puissante, en ce jour redoutable,
Les mondes fondront dans un bruit formidable.

Luther dit dans son hymne solennel:

Grand Dieu, que dois-je entendre et voir:
La fin de ce monde pécheur!
Je vois le Fils de Dieu s'asseoir
Sur la nue: céleste splendeur!
La trompette sonne l'appel
Et le sépulcre rend ses morts.
Mon âme, voici l'Eternel;
De la grâce, as-tu les trésors?

Charles Wesley s'écrie:

Notre globe en son élément
Prédit de Christ l'avénement.
La terre ébranlée tout entière
Les guerres et les vents, les flots
Des hommes, terribles fléaux
Annoncent tous l'heure dernière.

Veillez, priez, a dit le Maître,
Car qui sait quand je dois paraître?
Donnons, donnons-lui notre cœur;
La terre peut être ébranlée
La ville en ruine, désolée,
Les yeux en haut; c'est le Seigneur!

John Wesley s'écrie:

Tremblements de terre, mort, désolations
Disent: voici le Roi; Jésus-Christ va paraître.

Byles écrit ces paroles:

Sur sa base la terre tremble,
La nue parcourt le firmament
Poussée par tous les vents ensemble
Qui hâtent le dernier moment.

Viens Seigneur Jésus! Quand sera-ce
Que nous verrons paraître aux cieux
Du grand Roi des rois la face,
Des anges saints le chœur glorieux!

Doddrige se demande inquiet:

Pourrai-je, en ce péril extrême,
Lorsque les cieux, la terre même
Fuiront du Juge la présence,
Vivre et régner par sa clémence.

Newton chantait l'heure où

Telle la cire fond au feu,
Notre terre se dissoudra.

Le Dr. Watts demande:

Qui oserait bien s'opposer
A cette terrible puissance?
Que nous avons vue ébranler
La terre ferme en apparence?

Davies dit:

Quel Dieu terrible et grand
Qui d'un signe secoue les mondes!

L'évêque Doane dit:

La terre en tremble, la mer mugit,
L'astre du jour en devient pâle.

Wesley écrit encore:

Le décret du Dieu Tout-Puissant
Aura son accomplissement.
La nature tend à sa fin;
Nous assistons à son déclin.

L'évêque Hébert chante:

Le Seigneur va paraître, la terre tremblera,
Les collines, les monts, chancellent et s'écroulent.

Et plus loin:

Soleil, lune, étoiles du ciel
Seront signes de la venue
Du grand Roi, notre Emmanuel,
Qui viendra sur la blanche nue.

Les guerres, les révolutions,
Les tempêtes et l'ouragan
Font trembler peuples et nations;
Tout frémit, même l'océan.

L'éclair enflammé fend les airs;
L'orgueilleux tremble en sa faiblesse;
La foudre ébranle l'Univers,
Le Juge vient: quelle détresse!

Que disparaissent terre et cieux,
Petit troupeau, console-toi:
Enfant de Dieu, lève les yeux
Voici ton Rédempteur, ton Roi.

Les serviteurs de Dieu de tous les âges et de tous les pays proclament l'apparition des convulsions planétaires comme présages sinistres de l'approche du grand et terrible jour de Dieu.

Et lorsque, en 1727, un grand tremblement de terre ébranla l'Amérique, depuis les prairies du Maine jusqu'à l'Etat de Virginie, tous s'inclinèrent devant ce signe, avec un saint respect; les pasteurs de la Nouvelle Angleterre prêchèrent partout sur cet événement et chacun disait: «C'est le doigt de Dieu.» Drake, dans son histoire de Boston, cite les paroles d'un témoin oculaire qui dit: «Les maisons chancelaient comme si elles allaient tomber et les habitants effrayés, couraient dans les rues, implorant la miséricorde de Dieu.» Tout le monde se rendait dans les églises pour prier. A Haverhill, un jeûne général fut établi pendant deux jours. A Exeter, quarante personnes se firent baptiser; et à Haverhille, dans les trois semaines qui suivirent cet événement solennel, 150 personnes demandèrent d'être admises dans l'Eglise. A Amesbury, le peuple demeura tout le temps occupé à prier et à chercher Dieu. A Cambridge, les églises des pasteurs Mather Lowell et Foxcroft furent remplies de gens sérieux et craintifs. Le sermon prêché plus tard devant l'assemblée d'Etat avait pour sujet le grand tremblement de terre du 30 octobre. William Burnett, gouverneur de Massachusetts et de New Hampshire, ordonna un jour de jeûne, qui devait être célébré le 21 du mois de décembre suivant, en disant: «Ce jeûne sera observé dans toute la province, à cause du tremblement de terre surprenant et terrible arrivé dernièrement.» Il s'ensuivit une réformation générale; des hommes de mauvaise conduite furent alarmés; des ivrognes et des blasphémateurs cessèrent leurs excès et leurs railleries. Le ministère évangélique se montra à la hauteur de la circonstance; il proclama Dieu dans le tremblement de terre et fit une grande moisson d'âmes.

Hélas! où est maintenant cette frayeur solennelle qui tremble devant la main qui a dernièrement secoué la terre dans toutes ses parties? Où sont ces humbles services publics d'actions de grâce pour remercier

Dieu de nous avoir préservés de la destruction qui en a frappé tant d'autres? Où sont les milliers d'avertissements qu'un ministère éclairé eût dû faire retentir en face des convulsions et des bouleversements qui ont, pendant ces dernières années, secoué un monde dont le sort final est la destruction par le feu? Où entendons-nous et où lisons-nous des avertissements de ce tremblement de terre plus grand encore qui arrivera et du jour de Dieu qui doit le suivre et dont ces commotions, toujours plus nombreuses, ne sont que des figures et des signes? «Les lèvres du sacrificateur» devraient «garder la science.» Mal. 2:7. Le ministère évangélique et toute l'Eglise devraient se réveiller, comprendre l'importance de cette crise solennelle, profiter de ce moment d'attente et donner l'alarme, de peur qu'à la fin le sang de multitudes perdues, qui étaient suspendues à leurs lèvres, ne soit trouvé sur leurs vêtements et réclamé de leurs mains. Grand Dieu! réveille ton peuple de son sommeil, à la veille de ce grand jour!

«Un voyageur, qui a parcouru la Suisse, écrit un auteur dans l'*Edinburgh Review*, me décrit une haute montagne dont les rochers escarpés surplombent un village. Ces rochers, coupés par d'immenses crevasses, et à peine adhérents à la montagne, menacent d'écraser les habitants et de les entraîner dans le torrent qui coule en dessous. Les fissures qui se sont formées par la suite des temps s'élargissant de plus en plus, feront un jour ou l'autre tomber toute la masse sur le village. Depuis bien des années, des ingénieurs envoyés pour mesurer ces fissures ont déclaré qu'elles augmentaient constamment. Les villageois, depuis plus d'une génération, ont été avertis du danger qu'ils couraient; une ou deux fois des souscriptions ont été ouvertes afin qu'ils pussent quitter la contrée; mais ils ont préféré demeurer d'année en année dans leurs habitations menacées, armés qu'ils sont contre la probabilité, voir même la certitude d'une destruction imminente, par le sentiment commun que les choses peuvent encore durer tant qu'ils vivront et même plus longtemps.»

Comme les habitants de ce village menacé, les habitants de la terre sont devenus insouciants et se tranquillisent dans le péché. Les moqueurs des derniers jours nous environnent et s'écrient: «Où est la promesse de son avénement? Car depuis que nos pères sont morts, toutes choses demeurent dans le même état où elles étaient au commencement.» Mais ils ont trop de confiance en ce qu'ils disent. Rien de ce qui est enveloppé du péché n'est permanent; rien ne peut sauver ce que menacent la colère d'Enhaut et les flammes d'en bas. Le péché a été cause que le monde périt autrefois dans les eaux du déluge et il périra de nouveau pour la même cause, dans les flammes dévorantes. Sodome et Gomorrhe sont les exemples qui annoncent le sort de ceux qui vivent dans l'impiété aux derniers temps; et celui qui peut parcourir, sans être ému, ce monde qui chancelle par tous les signes de ce terrible sort doit, ou avoir un rocher de refuge où son âme peut être en sûreté, ou être tombé dans une étrange insouciance et dans un malheureux oubli de Dieu.

Mais nous ne devons pas nous étonner que le monde pense si peu à la venue du jour de Dieu. La chose était ainsi prédite. Les vierges sommeilleront et dormiront jusqu'à ce que retentisse ce cri solennel: «Voici l'époux qui vient!» Et les hommes diront «Paix et sûreté», jusqu'à ce que l'ouragan final éclate avec fureur au-dessus de leurs têtes. Car comme il en était au jour de Noé et de Lot où les hommes mangeaient et buvaient, achetaient, vendaient, plantaient et bâtissaient, se mariaient et donnaient en mariage, jusqu'à ce que le temps de détresse vint, il en sera de même quand le Fils de l'homme apparaîtra.

Mais lorsque les prophéties si longtemps oubliées, par lesquelles Dieu dit: «En ce jour-là, il y aura un grand trouble sur la terre d'Israël. Et les poissons de la mer, les oiseaux des cieux et les bêtes des champs et tout reptile qui rampe sur la terre, et tous les hommes qui sont sur le dessus de la terre trembleront à cause de ma présence; et les montagnes seront renversées, et les tours tomberont et toute muraille tombera par terre» (Ezéch. 38:19, 20), lorsque ces paroles seront accomplies, les hommes s'affligeront en vain de leur négligence et de leurs péchés, se lamentant de ce que le temps de la moisson soit passé, de ce que l'été soit fini, et de ce qu'ils n'auront pas été rassemblés, reçus en grâce et finalement sauvés.

Et le monde insouciant et coupable auquel ces lignes parviendront continuera-t-il à oublier la venue du Juge et à mépriser l'offre de son Fils? Personne ne prendra-t-il garde à son souffle dans le cyclone? personne ne verra-t-il sa marche terrible et le bruit de ses pas de géant dans le passage destructeur des tremblements de terre? personne n'entendra-t-il sa voix dans la foudre qui ébranle les airs? personne ne discernera-t-il la lueur de son œil irrité dans les éclairs qui éclatent et incendient? Et les pécheurs refuseront-ils encore d'écouter les avertissements de la Parole vivante de Jéhovah? Continuera-t-on à attribuer toutes choses à des causes secondaires et à mettre à l'arrière-plan l'Etre omnipotent qui accomplit toutes ces merveilles et devant le tribunal duquel, tôt ou tard, toute âme doit certainement paraître! Lecteurs, *osez-vous* continuer à vivre dans le péché et dans l'oubli de Dieu?

Atterré par le sentiment accablant du malheur imminent qui menace notre monde, et la possibilité que ce malheur surprenne les multitudes insouciantes et mondaines d'un moment à l'autre, frémissant à la pensée des terribles péchés qui allument sans cesse la torche qui doit mettre le feu à l'embrasement final, nous lançons au loin et au large notre pressant et solennel avertissement, exhortant les hommes, pour l'amour de Christ, non-seulement à se préparer à aller à la rencontre de leur Dieu, mais à rechercher l'humilité et à vivre saintement devant Lui, à veiller et à prier constamment afin qu'ils soient trouvés dignes d'échapper à toutes ces choses qui vont arriver, et de subsister devant le Fils de l'homme!

DE LA PUNITION.

SECOND ARTICLE.

La punition a premièrement et spécialement égard, non point au transgresseur, mais à la loi. Elle n'est pas infligée dans le but de lui faire du mal ou du bien. Ce que mérite réellement le coupable ou ce que peut être l'effet de la punition sur lui, ne sont pas des considérations à négliger entièrement—spécialement lorsqu'il s'agit de légères offenses sous un gouvernement humain; et pour cette raison, il est laissé à l'administration quelque latitude de discrétion dans des limites spécifiées—mais la pénalité, telle qu'elle est, doit être infligée; car c'est à cause de la loi et non à cause du criminel que quelque pénalité doit être infligée. Si nous considérons la loi et que nous trouvions qu'elle est pour le bien de ceux auxquels elle est donnée—comme tel sera le cas, si la loi est juste—alors nous pouvons dire que la punition, qui est l'acte d'infliger la pénalité qui maintient la loi, a pour but final le bien de ceux qui sont sous sa protection. Mais dans aucun cas, elle ne peut spécialement avoir en vue le transgresseur lui-même.

«Le mal infligé pour cause de discipline est généralement regardé comme une punition, et les parents disent à leurs enfants qu'ils les punissent pour leur propre bien. Mais si c'est le seul but, le mal infligé ne concerne aucune loi et ne peut être proprement appelé punition.—*La punition consiste à infliger une pénalité énoncée antérieurement par la volonté du législateur, dans le but de maintenir l'autorité de la loi.*—Dr. Mark Hopkins, *Christian Ethics*.

Ce ne fut point à cause que le Major Andre méritait de mourir que la peine de mort lui fut infligée.* Washington pleura lorsqu'il dut signer sa condamnation, et il l'eût volontiers sauvé s'il eût été possible de maintenir la loi sans cette terrible pénalité. Les Anglais honorent la mémoire d'Andre et non-seulement eux, mais tout le monde. D'un autre côté, il en est d'autres que l'on sait être des traîtres dans l'âme, méritant tout le mal possible, mais la loi ne peut punir, parce qu'ils n'ont commis aucun acte de transgression ouvert. Dieu même ne pourrait les punir si son autorité ne s'étendait aux cœurs aussi bien qu'aux actes des hommes; et toute transgression de sa loi provient du cœur.

Même sous le gouvernement de Dieu, le pécheur n'est pas puni pour son propre compte. Pendant sa vie il est sous la discipline de la Providence et de la grâce de Dieu, et les maux qui lui sont infligés comme transgresseur lui sont envoyés pour le changer et le sauver. Ils sont quelquefois appelés «peines disciplinaires», mais ce sont en réalité des châtiments, des corrections et non des punitions. Mais la punition finale qui tombera sur les pécheurs incorrigibles au dernier jour n'aura pas un tel but.

Nous voyons ici la fausseté du raisonnement de ceux qui prétendent que les peines éternelles doivent consister dans la souffrance éternelle et consciente de la victime punie. Leurs idées de punition sont celles qui étaient répandues dans les sombres âges du monde, parmi les barbares, lorsque gouvernement signifiait tyranie et que ceux qui étaient revêtus du pouvoir s'efforçaient d'inventer des tortures pour les infliger aux objets de leur colère. Les notions plus vraies que l'on a maintenant sur l'administration de la justice dans tous les gouvernements de la chrétienté sont encore rejetées par nos théologiens conservateurs. Ils paraissent encore supposer que l'objet spécial de la punition est de vouer aux tourments ceux qui ont offensé; ou du moins qu'il en est ainsi sous le gouvernement de Dieu si ce n'est sous les gouvernements humains; et que la vraie mesure de la punition doit se trouver dans la somme de l'agonie infligée et dans la longueur du temps durant lequel elle est prolongée. C'est le résumé du raisonnement du Dr. Bartlett dans son ouvrage intitulé *Vie et Mort éternelles*. Il se fonde là-dessus pour prétendre que ces-

* C'était pendant la guerre de l'Indépendance qui se termina par le traité de Versailles en 1783. L'armée anglaise avait envoyé le major Andre pour recevoir les confidences d'un traitre, le général Arnold qui servait dans l'armée de Washington. Le major qui s'était déguisé fut surpris en revenant de son entrevue avec Arnold. Les plans de campagne qu'il avait sur lui et son déguisement le firent condamner comme espion, et il fut exécuté par l'autorité militaire.

ser d'exister ne serait pas une punition proportionnée au péché sous la loi de Dieu et ne serait pas une punition du tout pour quelques caractères passionnés. Il dit:

«La cessation de l'existence même, comme punition, ne serait telle que pour autant que la perspective de cette cessation et de sa durée augmenteraient les souffrances.»

Suivant cette théorie, la peine capitale devrait être rendue aussi attroce et aussi prolongée que possible sous les gouvernements humains, ou plutôt la peine de mort devrait être entièrement remplacée par de continuelles tortures se prolongeant jusqu'à la mort. Mais, dans son ardent désir de renforcer ses arguments théologiques en faveur du tourment sans fin des méchants, il interprète faussement et oublie l'objet réel et la nature de la punition. Ce n'est point à cause du pécheur—ni pour lui faire du bien ni pour le rendre malheureux—mais pour le maintien du juste gouvernement de Dieu. Nous pouvons être assurés que Dieu fera tout ce qui, dans ce but, est juste, droit et nécessaire.

«Il est très-important de se souvenir que la punition finale des méchants ne sera point infligée à cause d'eux proprement. Les remarques superficielles que l'on fait fréquemment sur la destruction des pécheurs que l'on prétend ne produire aucune crainte sur ceux qui n'ont point de désirs spirituels, sont donc simplement inutiles. En tant que la punition est une correction, c'est-à-dire qu'elle est infligée pour le bien des personnes punies, il est essentiel qu'elles en sentent l'amertume. Mais lorsqu'elle est purement rétributive, c'est-à-dire infligée sans espérance que le coupable en profite, mais simplement pour venger la majesté de la loi, il importe peu que les hommes s'en inquiètent ou non, en tant que c'est quelque chose que l'innocent redouterait. Or quoi qu'on puisse penser de peines préliminaires par lesquelles les méchants doivent passer, il est bien certain que le dernier coup qui les anéantit les frappe pour le bien des autres. Leur destruction sera nécessaire, *premièrement*, afin que l'univers puisse être réconcilié avec Dieu; et *secondement*, pour faire d'eux un exemple de la nature destructive du péché; pour montrer à toutes les créatures intelligentes pendant toute l'éternité que le mal ne peut durer; que c'est par Christ que toutes choses subsistent et que, par conséquent, elles *ne peuvent* vivre séparées de lui.» —[*Glory of Christ*, par Minton.]—Tiré de *Life Everlasting* par J. H. Pettingell.

ETUDIEZ LE LIVRE DE L'APOCALYPSE.

On raconte qu'un ministre de l'Evangile étant arrivé, dans son culte de famille, au livre de l'Apocalypse, dit brusquement à ses enfants: «Ce livre est plein de bêtes sauvages, de serpents, de démons, de plaies, de mystères; prenons quelque chose que nous puissions comprendre.» Après s'être retiré dans son cabinet d'étude, il fut poursuivi par la pensée qu'il avait traité une partie de la Parole de Dieu avec négligence et d'une façon peu respectueuse. Il s'agenouilla humblement devant Dieu, lui confessa son péché et, depuis ce moment-là, il commença à étudier le livre de la Révélation et en fut édifié.

Parce que ce livre a parfois servi aux spéculations des visionnaires, on a contre lui de forts préjugés et on le néglige plus ou moins, de sorte que pour la plupart des enfants de Dieu, ce livre incomparable demeure comme un livre scellé. Cela est-il juste? Chaque portion de la Parole de Dieu est utile. 2 Tim. 3:16. Il est frappant de voir qu'au commencement même de ce livre, Dieu prononce une bénédiction spéciale sur ceux qui lisent et écoutent les paroles de cette prophétie. Apoc. 1:3. Il fut expressément recommandé à Jean de ne point sceller les paroles de la prophétie de ce livre parce que son accomplissement était proche. Apoc. 22:10. Aucun de ses mystères ne devrait porter qui que ce soit à le fermer et à le négliger. A la fin de ce livre, il est solennellement défendu contre les additions de la spéculation humaine et les détractions du préjugé. Apoc. 22:18, 19. C'est la dernière et en même temps la plus descriptive, la plus pittoresque et la plus remplie de sainte majesté de toutes les révélations de la Bible. Ce livre nous présente un panorama prophétique vivant et mouvant; et comme il est de la plus grande importance pour nous de savoir «les choses qui doivent arriver bientôt», nous devrions étudier ce livre avec persévérance, avec prière et avec respect. S'il est plus difficile que les autres parties de la Parole de Dieu, à plus forte raison devrions-nous y consacrer plus d'étude. Nous est-il possible d'en comprendre, d'en saisir au moins le principal enseignement? Si non, pourquoi nous a-t-il été donné par la Sagesse divine? Dieu l'appelle une *Révélation* (Chap. 1:1), un déroulement, un dévoilement de l'avenir, et non un logogriphe, une énigme. Il est en rapport intime avec le livre de Daniel et le vingt-quatrième chapitre de Matthieu. Toutes les parties de ce livre divin ont été données pour révéler l'avenir au peuple de Dieu, afin que, comme les fils d'Issacar, ils fussent «fort intelligents dans la connaissance des temps, pour savoir ce qu'Israël devait faire.» Comme Jésus reprenait les Pharisiens parce qu'ils pensaient discerner le beau et le mauvais temps par l'aspect du ciel mais ne savaient par discerner les signes des temps, de même aussi pourrait-il reprendre un grand nombre d'entre nous, dans ces derniers temps, pour notre négligence à étudier et à voir les signes prophétiques que la Sagesse et la Miséricorde divines ont suspendus dans notre ciel moral.

CONVERSION BIBLIQUE.

TROISIÈME ARTICLE.

CAS OU L'ON DOIT ÊTRE CONVERTI DE NOUVEAU.

La conversion est aussi nécessaire quand on s'est refroidi, que l'on est retourné à ses anciens péchés et qu'on a cessé d'exercer une foi vivante en Christ, qu'elle ne l'est lorsqu'on ne s'est jamais donné au Seigneur. La conversion est alors d'une nécessité même plus urgente que lorsqu'on n'a pas encore commencé à servir Dieu. Dans ce cas, la culpabilité est d'autant plus grande que l'on a joui de plus grands priviléges, que l'on a péché contre de plus grandes lumières que ceux qui ne sont jamais entrés au service du Seigneur.

St.-Pierre, parlant de ceux qui ont ainsi reculé dit: «Car si, après être échappés des souillures du monde, par la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, ils s'y engagent de nouveau et en sont vaincus, leur dernière condition est devenue pire que la première.» 2 Pier. 2:20. Tel étant le cas, ils ont besoin de refaire leurs premières œuvres: de se repentir, de croire en Christ pour la rémission des péchés, la justification et l'adoption dans la famille de Dieu. En un mot, ils ont besoin d'une nouvelle conversion.

L'apôtre continue: «Car il leur eût mieux valu de n'avoir point connu la voie de la justice, que de se détourner, après l'avoir connue, du saint commandement qui leur avait été donné.» Vers. 21. Dans de telles circonstances, il est plus difficile d'entreprendre l'œuvre de la conversion. Il faut faire de plus grands efforts pour émouvoir la conscience et porter l'individu à agir, la lumière dont on avait d'abord joui étant devenue ténèbres, la conscience ayant été endurcie par le péché, et Satan ayant plus d'empire sur sa victime; de plus, celle-ci, voyant sa position difficile, sera en danger de donner lieu au découragement et de reculer devant la tâche qui l'attend.

St.-Paul, voyant les difficultés d'une telle position, exhorte ses frères à tendre à la perfection, et à ne pas «poser de nouveau le fondement, savoir la repentance des œuvres mortes et la foi en Dieu; la doctrine des baptêmes, l'imposition des mains,» etc. Héb. 6:1, 2.

Une portion considérable des instructions de la Bible concernant l'importance de se tourner vers Dieu et d'être converti est adressée à des personnes qui ont des prétentions à la religion et à la piété, et qui pourtant ont apostasié (Jér. 3:14; Sam. 5:21; Ezé. 33:11; Joël 2:12, 13; Mat. 13:15; Act. 3:19; Jacq. 5:19, 20); cependant ces personnes, généralement parlant, sont lentes à admettre qu'elles ont besoin d'être converties. Elles s'appuient ordinairement sur leur profession de piété et sur l'accomplissement de certaines formalités religieuses, évitant les vérités et les devoirs qui exigent le renoncement; elles se flattent qu'elles ont reçu des bénédictions extraordinaires, et fait des prodiges au nom de Jésus; et ce n'est pas une chose rare que d'entendre ces personnes parler avec satisfaction du temps précis de leur conversion et du lieu où Dieu parla de paix à leurs âmes.

La grande question n'est pas de savoir si nous avons été une fois convertis, si nous avons fait des prodiges, si nous avons été bénis il y a vingt ans, ou dix ans, ou même hier; mais il s'agit de savoir si nous sommes *maintenant* convertis (autant du moins que nous avons renoncé à tous les péchés en nous qui sont venus à notre connaissance, et que nous marchons dans la lumière qui luit sur notre sentier), et si nous avons une expérience vivante et journalière dans la religion pratique. Jouissons-nous *maintenant* d'une douce communion avec Dieu, et avons-nous le sentiment de son approbation?

Avons-nous retenu notre premier amour (Apoc. 2:4, 5), l'amour que nous possédions lorsque nous reçûmes l'évidence que Dieu nous avait pardonné nos péchés pour l'amour de Christ? Avons-nous le salut des âmes à cœur, comme nous l'avions alors? Avons-nous cette conscience vigilante, l'amour de la prière, de la lecture de la Bible, et l'ardent désir d'assister aux réunions des saints, que nous possédions alors? Faisons-nous des efforts spéciaux pour accomplir la promesse solennelle que nous fîmes à cette époque de coopérer avec l'Esprit de Dieu dans l'œuvre de vaincre les mauvaises passions de nos cœurs? ou sommes-nous tombés dans l'erreur de penser que toute l'œuvre est accomplie parce que nous reçûmes en ce temps favorable une bénédiction si extraordinaire, et qu'il n'est pas nécessaire que nous accomplissions les vœux solennels que nous avons faits? En un mot, cherchons-nous soigneusement à faire ce qui est droit et juste en toutes choses, comme nous le fai-

sions lorsque nous reçûmes l'Esprit d'adoption? Nous ne pouvons pas plus être sauvés dans un état de refroidissement et d'apostasie que nous ne pourrions l'être si nous n'avions jamais été convertis.

Les Ecritures enseignent clairement que vers la fin de cette dispensation, une grande partie de l'Eglise sera dans un état de refroidissement déplorable; que dans ce temps-là, «l'iniquité sera multipliée, et la charité de plusieurs se refroidira.» Mat. 24 : 12, 13. Plusieurs en Sion se distingueront par une tendance à aller aux vains extrêmes des modes quant aux vêtements, contrairement aux instructions claires et positives de la Parole de Dieu. Voir Esa. 3 : 16–26, comparé avec chap. 2:1, 2, 10 et 1 Tim. 2 : 9, 10 ; 1 Pier. 3 : 3, etc.

L'Eglise, qui est appelée à être séparée du monde, et à qui Christ défend d'amasser des trésors sur la terre (Jean 17 : 16 ; 2 Cor. 6 : 17, 18 ; Mat. 6 : 19), cherchera alors, à de rares exceptions près, à plaire au monde et à obtenir l'amitié et l'approbation du monde. Elle occupera alors une position élevée parmi les gouvernements terrestres, exercera une grande influence sur eux, les dirigeant à bien des égards et prendra l'initiative, en amassant des trésors périssables. Esa. 2 : 2–7 ; Dan. 2 : 35 ; Jér. 51 : 25 ; Jacq. 4 : 4 ; Apoc. 14 : 6–8 ; 18 : 9–23.

Paul, donnant une description de ceux qui, aux derniers jours, auront une forme de piété, mais qui en auront renié la force, dit qu'ils «seront amateurs d'eux-mêmes, avares, vains, orgueilleux, médisants, désobéissants à leurs pères et à leurs mères, ingrats, profanes; sans affection naturelle, sans fidélité, calomniateurs, incontinents, cruels, ennemis des gens de bien; traitres, enflés d'orgueil, amateurs des voluptés, plutôt que de Dieu.» 2 Tim. 3 : 1–4.

N'avons-nous pas ici une fidèle représentation de la triste décadence morale qui se voit dans un trop grand nombre de chrétiens de nos jours? Ce que Dieu disait à son ancien peuple sur ce sujet, il le dit également à la plupart des églises de notre temps: «O Israël! convertis-toi à l'Eternel, ton Dieu; car tu es tombé par ton iniquité. Adressez-lui vos paroles, convertissez-vous à l'Eternel, et dites-lui: Ote toute l'iniquité, et prends ce qui est bon; et nous t'offrirons les sacrifices de nos lèvres.» Osée 12 : 1, 2.

Oui, ceux qui ont reculé peuvent être convertis de nouveau et peuvent être rétablis dans l'amour et la faveur de Dieu, s'ils retournent à Dieu de tout leur cœur. Le cas de David nous est rapporté dans l'Ecriture pour l'encouragement de telles personnes. Lorsque David fut honteusement tombé dans le péché, en transgressant la loi de Dieu, après avoir été digne d'être appelé «un homme selon son cœur» (le cœur de Dieu, 1 Sam. 13 : 14), il confessa son péché à Dieu, profondément attristé d'avoir péché contre Lui. Ps. 51. Son péché était continuellement devant lui. Vers. 3. Il ne le traitait pas comme une chose triviale. Sa souffrance était si intense, sous le coup de la réprehension de Dieu, qu'il la compara à la grande douleur que l'on éprouve quand on a eu des os brisés. Vers. 10.

Alors il supplia humblement Dieu de le laver complétement de son iniquité, et de le nettoyer de son péché. Vers. 2. Il continue: «Purifie-moi de mon péché avec de l'hysope, et je serai pur; lave-moi, et je serai plus blanc que la neige. Fais-moi entendre la joie et la consolation, et que les os que tu as brisés se réjouissent. Détourne ta face de mes péchés, et efface toutes mes iniquités. O Dieu! crée-moi un cœur pur, et renouvelle au dedans de moi un esprit droit. Ne me rejette pas de devant ta face, et ne m'ôte pas l'Esprit de ta sainteté. Rends-moi la joie de ton salut, et que l'Esprit de l'affranchissement me soutienne. J'enseignerai tes voies aux méchants, et les pécheurs se convertiront à toi. O Dieu! Dieu de mon salut! délivre-moi de tant de sang; ma langue chantera hautement ta justice. Seigneur! ouvre mes lèvres, et ma bouche annoncera ta louange.» Vers. 9–17. Il présente de nouveau sa profonde repentance à Dieu: «O Dieu! tu ne méprises point le cœur froissé et brisé!» Vers. 19. Dieu pardonna son péché et eut égard à son humiliation. 2 Sam. 12 : 13.

Et David montra dans la suite, par sa conduite, des preuves visibles d'une nouvelle et véritable conversion. D.-T. Bourdeau.

LE VRAI SABBAT EMBRASSÉ ET OBSERVÉ.

PAR M. S. DAVISON, PASTEUR.

DEUXIÈME ARTICLE.

LES APPARITIONS DE CHRIST.

Les apparitions de Christ à ses disciples au premier jour de la semaine sont considérées comme de bonnes raisons pour la sanctification de ce jour. On suppose que Son but était qu'il en fût ainsi. Mais elles ne me parurent pas l'être comme je m'y attendais, lorsque j'en vins à les examiner soigneusement. Je les connaissais telles qu'elles sont racontées par les évangélistes; mais je les avais arrangées et interprétées traditionnellement et de manière à les faire s'accorder avec mes arguments pour la sanctification du premier jour de la semaine; et lorsque j'en vins à les lire avec un sincère désir de trouver la vérité, elles me parurent bien différentes de ce que j'avais supposé. Je trouvai qu'après sa résurrection, Christ était apparu cinq fois à ses disciples, au premier jour de la semaine; et dans aucune de ces apparitions ses disciples n'étaient assemblés pour le culte; et nous ne voyons pas que Christ leur ait donné quelque direction à cet égard.

Il apparut d'abord aux quatre femmes, comme elles retournaient du sépulcre où elles étaient allées avec des drogues aromatiques pour embaumer le corps de Jésus. Un ange et même Jésus leur dit d'aller et de dire aux disciples que Jésus était ressuscité et qu'ils le rencontreraient sur une montagne de Galilée, comme il le leur avait promis avant sa crucifixion. Il n'y avait rien là qui ressemblât à une observation de Sabbat.

Les femmes étant entrées dans la ville en informèrent Pierre et Jean qui s'en allèrent immédiatement au sépulcre; après avoir regardé dans l'intérieur et s'être assurés que le rapport des femmes était vrai, ils retournèrent à la ville; mais Marie resta encore au sépulcre pleurant, lorsque Jésus lui apparut étant tout seul. Jean 20 : 16.

Ensuite, il apparut à Pierre. Luc 24 : 34; 1 Cor. 15 : 5.

Plus tard, il apparut à Cléopas et à un autre disciple comme ils étaient en chemin pour se rendre à Emmaüs. Luc 24 : 13–35.

Le soir, lorsqu'ils se furent retirés pour prendre leur repas, Jésus apparut au milieu d'eux et mangea avec eux un morceau de poisson rôti et d'un rayon de miel. Luc 24 : 42.

Toutes ces apparitions eurent lieu le premier jour de la semaine, et elles me parurent être une preuve conclusive que les disciples n'avaient aucune idée d'un changement dans le jour du Sabbat, car il n'y a rien dans leur conduite ou dans leurs discours qui puisse le faire supposer.

Huit jours après cela, Jésus apparut de nouveau à ses disciples, Thomas étant avec eux. Jean 20 : 26. Ensuite, Jésus se fit encore voir à sept de ses disciples qui pêchaient sur le bord de la mer de Tibériade. Jean 21 : 1–14.

Une autre fois, probablement sur la montagne de Galilée, il fut vu de cinq cents frères en une seule fois. 1 Cor. 15 : 6.

Depuis, il se fit voir à Jacques. 1 Cor. 15 : 7.

Ensuite aux disciples, lorsqu'il fut enlevé au ciel. Luc 24 : 50, 51.

Finalement il apparut à Saul de Tarse sur le chemin de Damas. 1 Cor. 15 : 8.

Il y a onze cas où Jésus se fit voir à ses disciples, et aucun de ces cas ne contient d'allusion au Sabbat en quelque manière que ce soit; la vue de ce fait me convainquit parfaitement que l'affirmation que le Sabbat ait été changé à la résurrection de Christ est sans aucun fondement. Je ne pouvais comprendre que, à moins d'un aveuglement profond ou de préventions obstinées, quelqu'un pût penser que ces choses constituassent un Sabbat. Il est dit que cinq seulement de ces apparitions de Christ eurent lieu le premier jour: elles furent toutes des entrevues privées! Saul de Tarse aurait tout aussi bien pu conclure qu'il devait construire un temple au lieu où Jésus lui apparut, que les disciples de faire un Sabbat du premier jour, parce que Jésus leur apparut en ce jour. Après avoir examiné ces choses, il me parut que les catholiques romains étaient tout aussi excusables de changer le second commandement pour faire une image de Jésus et de sa croix, que les protestants ne le sont d'altérer le quatrième commandement pour honorer la résurrection. Les catholiques romains honorent la crucifixion, et les protestants, la résurrection.

EXEMPLES APOSTOLIQUES

Je cherchai ensuite des exemples venant des apôtres. Mais hélas, tous ces exemples me manquèrent. Ils ne me fournirent aucune des preuves que j'espérais y découvrir. Je ne trouvai qu'un exemple d'une assemblée chrétienne tenue le premier jour de la semaine, et cela à Troas. C'était une assemblée du soir convoquée parce que Paul devait prendre congé des frères; et pendant qu'il tenait cette assemblée, sept de ses compagnons de voyage se rendaient, montés sur un vaisseau, de Troas à Assos où Paul les rejoignit, faisant la route à pied. Je me dis: Pouvaient-ils bien, en agissant ainsi, observer le Jour du Repos? Voyez Act. 20: 1–14.

Je ne trouvai l'expression «Jour du Seigneur» qu'une fois dans le Nouveau Testament (Apoc. 1 : 10), et là, il n'est pas dit

quel jour de la semaine c'était, de sorte que j'en jugeai que cela devait certainement favoriser le jour pour lequel nous avons dans la Bible et l'ordre et l'exemple, plutôt que le jour en faveur duquel il n'y a que la coutume et la tradition. Je vis ainsi que tous les exemples des apôtres étaient non-seulement contre l'observation du premier jour, mais décidément en faveur du septième; car je trouvai qu'à Antioche de Pisidie, les apôtres observaient le Sabbat avec les Juifs et les Gentils. Act. 13 : 14, 42, 44. De même à Philippe (Act. 16 : 13), et à Thessalonique. Act. 17 : 2, 3. A Corinthe, pareillement, où l'apôtre demeura dix-huit mois, il observa *tous les jours de Sabbat.* Act. 18 : 4, 11.

La loi de Dieu, avec ses terribles sanctions, flamboyant du haut du mont Sinaï, me parut vouloir me menacer de destruction si j'osais rejeter une partie quelconque de ses saints ordres, car lorsque j'eus lu ce que dit Jésus: «Il est plus aisé que le ciel et la terre passent, qu'il n'est possible qu'un seul point de la loi soit aboli» (Luc 16 ; 17), je ne pus conserver un doute qu'elle n'eût été obligatoire pour ses disciples.

MA DÉCISION.

Ces choses me mirent dans une grande angoisse et finirent par me faire rompre pour toujours avec l'observance du premier jour.

A cette époque, je n'étais en rapport avec aucun observateur du septième jour. Mais un libraire m'envoya quelques exemplaires d'une «Adresse des Baptistes du Septième Jour aux Baptistes des Etats-Unis» qui, vu la condition d'esprit dans laquelle je me trouvais, fut singulièrement opportune. Elle me montra l'inconséquence de l'observance du premier jour avec tous les principes fondamentaux de la foi que je venais de recevoir et l'ordre que j'avais observé; tout cela m'amena à prendre une décision.

Pourtant je ne voulus point soumettre mon esprit tout d'un coup à la force de la vérité, jusqu'à ce que j'eus examiné par plusieurs fois chaque passage des Ecritures ainsi que chaque événement sur lesquels je m'étais auparavant fondé pour justifier ma foi au premier jour. Je m'efforçai de le faire, autant que je le pouvais, indépendemment de toute considération extrinsèque; et chaque fois j'arrivais à la même conclusion. Je ne pus rien trouver dans la Bible qui autorisât le repos du premier jour de la semaine. Pourtant, je n'étais pas au bout de la lutte. Je souffris pendant quelque temps de cette angoisse mentale qui saisit un esprit consciencieux lorsque le jugement éclairé est en lutte avec toutes les inclinations, les espérances et toutes les agréables relations de la vie. Si jamais un marin vogua tremblant entre Charybde et Sylla, alors sûrement ma position, en ce moment-là, était semblable à la sienne. Ma conscience ne me permettait pas de défendre l'observance du premier jour sans l'autorité de la Bible. Embrasser l'opinion qu'il n'y a point de Sabbat, je ne l'osais pas: c'était trop obscur et c'était faire un trop grand saut en arrière dans le chemin de la sainteté, pour que je le hasardasse. Et la première alternative était une conduite trop déloyale et indigne pour que je l'embrassasse au nom du Seigneur.

Un moment je me laissai aller à la dernière espérance de trouver quelque moyen de concilier la chose de manière à paraître conséquent sans abandonner mon église. Mais, accoutumé à parler à cœur ouvert, je vis que la chose influençait naturellement mes prières et ma prédication, et d'un autre côté, cela embarrassait mes démarches au point de devenir un fardeau que je ne savais plus comment porter. Je commençai à garder le Sabbat seul dans ma chambre d'étude. Je me trouvai comme si Dieu m'avait abandonné à ma propre volonté: *j'étais forcé de renoncer à tout* pour sa vérité, ou de renoncer tout à fait à mes principes de piété! L'avenir me paraissait très-sombre. J'avais une femme et huit enfants à entretenir et je n'avais aucune autre ressource que mes appointements. J'étais aussi retenu à cause de la réputation, des sentiments et des préventions de ma femme et de mes enfants, dont quelques-uns étaient déjà entrés dans l'église, et à cause de nombreux autres jeunes convertis qui avaient été récemment reçus dans l'église dont j'étais pasteur. Mais précisément en ce moment, je fus appelé à baptiser une jeune personne qui avait dû abandonner père, mère, frères et sœurs et tout ce qu'elle avait sur la terre pour l'amour de Christ. Ceci m'aida beaucoup à me décider à faire comme elle.

La décision fut pour moi un grand soulagement. Je pouvais alors, avec plus de confiance, m'adresser à notre Père qui est aux cieux, pour lui demander secours et direction. Je pouvais avec une grande consolation m'approprier maintes promesses de la Parole de Dieu, et elles furent un baume précieux à mon âme. Jamais je n'avais éprouvé autant de bonheur dans les choses divines, que depuis que j'avais ainsi renoncé à tout pour l'amour de Christ. Je trouvais, comme le dit le psalmiste, qu'«il y a une grande prospérité pour ceux qui aiment ta loi, et il n'y a rien qui les fasse tomber.» «Goûtez et voyez que l'Eternel est bon! Oh! qu'heureux est l'homme qui se retire vers lui!»

CONCLUSION.

Le résultat a été heureux pour ma propre famille. Tous ceux de ma maison qui sont en âge de comprendre la vérité se sont joints à moi pour marcher selon le commandement. Quoique ce fût d'abord difficile de rompre avec ces anciennes habitudes, nous n'avons éprouvé aucune difficulté lorsque nous eûmes pris une décision. Bien des choses que nous craignions n'étaient qu'une affaire d'imagination; nous n'avons jamais manqué d'aucun bien, et la vérité de Dieu nous a richement bénis. Et il en sera ainsi pour tous ceux qui obéissent à Dieu. «Tous ses commandements sont fidèles.» «L'Eternel n'épargne aucun bien à ceux qui marchent dans l'intégrité.» La vérité eut pour influence d'éclairer bien des choses auparavant obscures dans mon esprit sur les vérités bibliques. Je reconnus l'accord parfait qui existe entre les demandes de la loi et les enseignements de l'Evangile. Mon espérance est d'être parmi ceux qui garderont les commandements de Dieu et la foi de Jésus, lorsque Babylone tombera. Apoc. 14 : 12.

C'EST CELUI QUI DONNE QUI Y GAGNE.

«Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui a dit lui-même qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir.» Act. 20 : 35.

Si chacun croyait ces paroles, il y aurait moins de désir de recevoir, et beaucoup plus de personnes désireraient être du nombre de ceux qui donnent. Pourtant, qu'on le croie ou non, c'est là une vérité incontestable. L'apôtre Paul appelle l'attention sur ces paroles du Seigneur que, sans cela, on n'aurait peut-être jamais écrites. Sa vie et ses travaux étaient tels que chacun pouvait reconnaître que l'apôtre croyait lui-même vraies ces paroles du Seigneur. Ses propres mains avaient pourvu à ses propres besoins et aux besoins de ceux qui étaient avec lui. Il avait laissé un tel exemple afin que d'autres s'efforçassent de soutenir les faibles. Et, d'accord avec cette grande vérité concernant l'acte de donner et de recevoir, il dit aux Philippiens: «Ce n'est pas que je recherche des présents, mais je cherche à faire abonder le fruit qui vous en doit revenir.» Phil. 4 : 17.

Il s'agit ici du même principe. Le fruit en doit revenir à celui qui donne; c'est lui qui y gagne.

Mais cette bénédiction n'est pas réservée seulement à ceux qui peuvent donner beaucoup. La pureté des intentions a plus de poids que le don lui-même. Les grands dons que l'on fait pour être vu et admiré des hommes portent en eux-mêmes leur récompense; savoir l'honneur et les applaudissements humains. «Je vous dis en vérité qu'ils reçoivent leur récompense.» Ils obtiennent ce qu'ils recherchent; mais cela n'est d'aucune valeur. Mais les pites données par les pauvres en vue de la gloire de Dieu, valent plus que tout cela; oui, et même plus que ce qui est donné dans de bons motifs de la part de ceux qui ont en abondance et qui conséquemment n'éprouvent aucun sacrifice.

Les ministres ne devraient pas oublier que les sacrificateurs qui recevaient la dîme du peuple avaient le privilége de donner au Seigneur la dîme des dîmes qu'ils recevaient ainsi. Ceux qui reçoivent de l'argent consacré à Dieu ont le privilége de faire quelque chose qui puisse abonder en leur faveur. S'ils négligent de faire usage de ce privilége ils en subiront eux-même la perte; car la bénédiction qu'ils auraient pu obtenir reposera sur d'autres. S'ils reçoivent beaucoup, ils ne pourront certainement pas consentir à perdre ce privilége; mais s'ils ne reçoivent que peu, en retenant la dîme, ils cèdent ce privilége à bon marché. Peuvent-ils consentir à vendre meilleur marché que ne le fit Esaü? R.-F. COTTRELL.

Il y a quelque chose de bon dans l'homme, même le plus méchant, et quelque chose de mauvais dans le meilleur.

DE BONALD.

La vie et la mort, le bien et le mal, sont offerts à l'homme : ce qu'il aura préféré lui sera donné en partage.

L'homme s'agite : Dieu le mène.

Les Signes des Temps

JOURNAL RELIGIEUX, MENSUEL

PUBLIÉ PAR LA

Société des Adventistes du 7me Jour.

Ce Journal traite les Sujets suivants :—

ACCOMPLISSEMENT des Prophéties nous amenant à la Fin des Temps.—Il enseigne l'Obéissance aux Commandements de Dieu et la Foi en Christ.—Second Avénement de Christ et Phénomènes précédant sa Venue.—Nature de l'Homme et sa Destinée Finale.—Jugement.—Vie à Venir.—Histoire Ancienne au Point de Vue Biblique.—Tempérance.—Il cherche à Corriger les Dogmes et les Erreurs introduits par l'Eglise Romaine dans le Christianisme, et à rétablir les enseignements Bibliques.

☞ **Ce Journal sera envoyé GRATUITEMENT pendant 4 mois à toute personne qui en fera la demande.**

Bureau des SIGNES DES TEMPS,
BALE, (Suisse).

Les Signes des Temps

Heureux ceux qui font ses Commandements

BALE (SUISSE), DÉCEMBRE 1883.

RÉDACTEUR-GÉRANT : **B. L. WHITNEY.**

Rédacteurs-Correspondants :

U. SMITH, G. I. BUTLER, J. H. WAGGONER.

L'ESPRIT DE CHRIST.

«Or, si quelqu'un n'a pas l'eprit de Christ, il n'est point à lui.

LE seul exemple parfait des principes de la religion de la Bible se trouve dans la vie du Fils de Dieu. Cette vie est le grand modèle que doivent imiter tous ceux qui veulent être de vrais chrétiens. C'est lui seul qui est le modèle parfait et nous devons imiter sa vie, si nous voulons être ses vrais disciples.

Lorsque Adam fut créé, Dieu grava dans son cœur les grands principes d'obéissance et d'amour. Ces principes auraient produit en lui un caractère parfait, et si l'homme y avait été fidèle, jamais le péché ne serait entré dans le monde. Non-seulement il était possible à l'homme d'obéir à son Créateur, mais il lui était naturel d'agir ainsi; et le péché n'entra dans le monde que par la violation de ces bons principes que Dieu avait implantés dans sa nature.

Lorsque l'homme, par la transgression, devint un pécheur, son innocence et sa pureté furent perdues et les principes de son cœur furent tellement changés que, quoiqu'il fût autrefois dans sa nature d'être obéissant, il devint certain qu'il désobéirait dès lors et suivrait la voie du mal. Ayant perdu son innocence par un acte dépendant de sa propre volonté, il ne restait en l'homme aucune puissance par laquelle il pût répondre à ce que Dieu réclamait justement de lui. Lorsque la race humaine fut ainsi tombée dans une condition de déchéance, de faiblesse et de ruine, Dieu eut envers elle des pensées de miséricorde. «Car Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.» Christ, son divin Fils, animé d'un amour infini, s'offrit en sacrifice, afin que l'homme pût être pardonné de son péché et afin qu'il pût obtenir la force de redevenir obéissant.

«Il s'est donné lui-même pour nous afin de nous racheter de toute iniquité et de nous purifier pour lui être un peuple particulier et zélé pour les bonnes œuvres.» Le plan du salut conçu par le Père et le Fils, était que Christ prendrait sur lui notre nature humaine, qu'il deviendrait homme, qu'il serait exposé à la tentation comme Adam le fut, et qu'en soutenant ces tentations, sans tomber dans le péché, il pût démontrer qu'il n'y avait aucune bonne raison pour que l'homme devînt un transgresseur des lois de son Créateur. Il devait abandonner la puissance et la gloire auxquelles il avait droit comme Fils unique de Dieu et s'abaisser à la nature de l'homme, étant fait un peu inférieur aux anges dont il avait été le Chef; et, sans plus de pouvoir de résister au péché qu'Adam n'en avait, il devait montrer au monde que si l'homme avait été fidèle à ses principes, il ne serait jamais tombé. Sa vie serait une vraie représentation du parfait caractère que Dieu voulait que l'homme formât lorsqu'il le créa.

La vie de Christ sur la terre, comme homme, serait un exemple parfait des purs principes que Dieu plaça dans le cœur de l'homme au commencement. Ayant laissé ce parfait modèle, Christ devait alors souffrir la pénalité de la loi sainte que l'homme avait transgressée et devenir un sacrifice que Dieu accepterait et par lequel les pécheurs pussent recevoir le pardon de leurs péchés, et la grâce par laquelle ils pussent rendre à Dieu l'obéissance parfaite qu'il réclame.

Ce pardon et cette grâce sont offerts à la condition que l'homme accepte Christ comme son Sauveur, ayant foi en son sang pour le pardon de ses péchés, et qu'il accepte aussi sa grâce comme moyen par lequel il pourra imiter le parfait modèle donné dans la vie de Christ. Ceux qui acceptent véritablement ces conditions deviennent les disciples de Christ et sont les enfants de Dieu, tandis que ceux qui les refusent sont les enfants du malin. Tous ceux qui deviennent ainsi disciples de Dieu sont appelés à devenir conformes à l'image de son Fils à manifester le même esprit qu'il manifesta; et l'apôtre nous assure que si nous ne faisons pas cela, nous ne sommes pas des enfants de Dieu. Nous devrions donc, avec le plus grand soin et la plus grande fidélité, étudier la vie de Christ, afin de nous familiariser avec ses principes et afin de nous pénétrer de son Esprit.

Quel est donc l'esprit de Christ, tel qu'il l'a manifesté dans sa vie?

Nous répondons: 1° C'est un esprit d'obéissance parfaite à la volonté de son Père. Il déclare: «Je ne cherche point ma volonté mais celle du Père qui m'a envoyé.» «Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre.» Dans toute son œuvre sur la terre, il n'esti ma rien de plus élevé que d'obéir implicitement aux désirs de son Père. Et quand il arriva à la dernière heure, heure terrible, où les péchés du monde reposaient sur lui et lui causaient l'angoisse la plus inexprimable, sa nature humaine reculant devant cette terrible épreuve, il s'écria: «Mon Père! que cette coupe passe loin de moi;» mais fidèle à ce grand principe d'obéissance, il ajouta avec une humble soumission: «toutefois qu'il en soit, non comme je le voudrais, mais comme tu le veux.» Pouvait-il donner une plus grande preuve que ce principe était le mobile de sa vie? Il nous faut être animés de cet esprit, si nous voulons être ses disciples. Quoi que ce soit que Dieu nous demande, nous devons lui obéir avec joie et sans hésitation, quoiqu'il puisse nous en coûter les plus chers idoles de nos cœurs. C'est ce principe qui porta Abraham à sacrifier sans hésiter le fils même de la promesse, lorsque Dieu le lui commanda. Et Dieu accepta cet acte d'obéissance de sa part comme le témoignage le plus sûr de sa fidélité et de son intégrité. «Maintenant j'ai connu que tu crains Dieu, puisque tu n'as pas épargné ton fils, ton unique pour moi.»

Cher lecteur, avons-nous cet esprit?

2° C'est un esprit d'amour, qui porta Christ à démontrer la plus grande abnégation en faveur des hommes. Non-seulement ceci est-t-il démontré dans le plus grand de tous les actes illustrant l'amour infini d'un Être divin envers une race déchue, amour qui le porta à quitter la gloire du ciel pour venir sur cette terre, souffrir la tentation, les privations et finalement la mort, afin de racheter une race de rebelles; mais dans toute sa vie, il manifesta cet esprit, en faisant du bien, en soulageant les affligés, en guérissant les malades et en secourant tous ceux qui étaient dans la peine, de toutes les manières possibles. Dans le ciel, il avait été adoré comme le Chef des armées célestes. Tout honneur lui avait été rendu comme au divin Fils de Dieu; mais sur la terre, on le vit sans asile et sans amis, allant çà et là, faisant du bien et secourant les hommes. Il ne recherchait pas son avantage, ni son propre bien-être ou confort; mais en toute chose il ne pensait qu'au bien des autres. Or nous devons posséder cet esprit, sans quoi nous ne serons pas reconnus pour ses disciples.

La vie de Christ fut ainsi un exemple parfait des deux grands principes de la loi de Dieu—la grande règle de son gouvernement universel—amour suprême pour Dieu, notre Créateur, et même amour que pour nous, envers notre prochain. Ces deux grands commandements dont dépendent toute la loi et les prophètes, se sont trouvés accomplis, concentrés dans le caractère de Christ, de la manière la plus parfaite, et son esprit est l'identification de ces principes. Le but principal de la mission de Christ sur cette terre fut de rendre possible à l'homme, qui avait par la transgression perdu sa pureté et son intégrité, d'avoir ces principes—par lesquels seuls un caractère parfait et saint peut être formé—rétablis dans son cœur. L'esprit de Christ et l'esprit du monde sont directement opposés l'un à l'autre; c'est pourquoi nous n'avons pas naturellement l'esprit de Christ; mais nous devons ardemment le cultiver en nous. Tandis que cet esprit demande de nous l'obéissance entière à Dieu, nous désirons suivre notre propre voie. Tandis qu'il exige que nous aimions notre prochain, que nous nous intéressions à son bien-être, que nous aimions à lui pardonner, que nous soyons patients envers lui, nous désirons faire ce qui nous plaît et ne consacrer nos vies qu'à nos intérêts égoïstes. Nous pouvons, si nous le préférons, suivre les inclinations naturelles de nos cœurs; mais en agissant ainsi, nous perdons le droit d'être appelés les disciples de Christ. «Si quelqu'un veut venir après moi, a-t-il dit, qu'il renonce à soi-même et qu'il se charge de ma croix et qu'il me suive.»

Dieu nous a donné la règle par laquelle nous pouvons reconnaître si notre vie est imprégnée de l'Esprit de son Fils et par laquelle nos caractères seront éprouvés au jour du Jugement. «Si quelqu'un n'a pas l'esprit de Christ, il n'est point à lui.» Ce

sont ceux-là seulement qui ont son Esprit qui seront trouvés dignes de régner à toujours avec lui.

DÉCÈS DE Mlle ANNA M. OYER.

NOUS avons le chagrin d'annoncer que la mort a de nouveau fait un vide dans nos rangs. Un des ouvriers de notre mission vient de tomber, et nos cœurs saignent de nouveau d'un coup qui, quoique attendu depuis longtemps, n'en est pas moins pénible.

Mlle Anna Oyer est née à Springville, comté d'Erie, Etat de New-York, en 1852, et mourut à Bâle le 26 novembre 1883, quatre jours avant d'achever sa trente-unième année. Elle fut reçue membre de l'Eglise presbytérienne à l'âge de dix-neuf ans et, peu après, son attention fut attirée vers la vérité présente. Au printemps de l'année 1877, à son entrée dans l'église adventiste, l'auteur de ces lignes eut le privilége de lui administrer le baptême de l'Evangile ainsi qu'à d'autres personnes. Une sœur plus âgée fut le seul membre de sa famille qui assistât à son baptême, et cette même sœur fut également l'unique représentant de sa famille qui passât avec elle les derniers mois de sa maladie et lui rendit les derniers devoirs.

Au printemps de l'année 1879, notre sœur se décida à se vouer plus directement à l'œuvre adventiste, et se rendit à Rome (New-York), où elle s'occupa des travaux de la Société Missionnaire. Au mois de mai, elle s'embarqua pour l'Europe avec M. le pasteur J.-N. Andrews et sa nièce. Elle a travaillé avec beaucoup de dévouement et de persévérance dans notre mission à Bâle, jusqu'à ce que la maladie vint l'arrêter.

Il y a environ un an, elle eut un fort rhume, qui aggrava un catarrhe de la gorge dont elle souffrait depuis des années et qui finalement attaqua les poumons. Dès ce moment, la maladie fit de rapides progrès que des soins dévoués et d'habiles médecins ne purent arrêter. Elle supporta ses souffrances avec une chrétienne résignation et une grande patience. Et quoique son ardent désir eût été de continuer à travailler dans l'œuvre à laquelle elle avait pu rendre de si grands services, elle se soumit entièrement à la volonté de Dieu, dans la pleine assurance de son salut. Sa mort a fait un grand vide parmi nous, et son travail nous fera grandement défaut; mais nous savons que son sommeil sera de courte durée et que son réveil est proche.

Le jour des funérailles, M. J. Erzenberger fit quelques remarques en langue allemande sur Job 19 : 25–27, et l'auteur de ces lignes parla sur les paroles du Ps. 116 : 15. Nous l'avons déposée non loin du lieu où repose notre frère M. le pasteur J.-N. Andrews, en regardant dans l'avenir, à ce moment rapproché, où ceux que nous aimons se réveilleront pour aller au-devant du Seigneur.

VŒUX POUR LA NOUVELLE ANNÉE.

Nous voudrions exprimer à tous nos lecteurs notre vœu sincère que la nouvelle année dans laquelle nous entrons soit pour eux, non-seulement la plus heureuse, mais, à tous égards, la meilleure de toutes celles qui l'ont précédée.

«Heureuse année» répéterons-nous; et combien de fois ces paroles n'ont-elles pas retenti à nos oreilles pendant ces quelques jours! Cependant, tous ces vœux, combien, hélas, ne les verront point se réaliser! Des milliers de gens font des vœux de bonheur, qui sont absolument étrangers eux-mêmes à ce bien qu'ils souhaitent à leurs amis; et la plupart de ceux qui en sont l'objet sont loin d'en connaître la voie. C'est ce que chacun dans ce monde recherche; mais peu de gens pourraient dire consciencieusement: Je suis réellement heureux. La raison en est qu'ils ne connaissent pas la Source de toute vraie joie, ni le chemin qui conduit à Celui qui leur offre sa joie contre leur misère. Et si ces personnes ne s'arrêtent pas dans leur poursuite haletante des joies terrestres pour se tourner vers le vrai foyer de celles qui sont éternelles, leur compte pour l'année 1884 sera plus sombre que ne l'était celui de l'an 1883.

La question donc la plus importante que nous puissions nous faire et que nous devrions tous nous faire est celle-ci: Comment pouvons-nous rendre cette année la plus heureuse de notre vie? Les instructions des saintes Ecritures et l'expérience de milliers de personnes qui l'ont goûté, nous enseignent que c'est dans le service de Dieu seul que se trouve le bonheur véritable et constant. Pour ceux qui ne sont pas encore entrés dans ce beau et saint service, la première chose est de se repentir de ses péchés et de se donner sans réserve et sans restriction à Celui qui a versé son précieux sang pour nous. Purifions nos cœurs, afin qu'ils deviennent des temples de l'esprit de Dieu. Que notre prière journalière soit: «O Dieu! crée-moi un cœur pur et renouvelle au-dedans de moi un esprit droit.» Ensuite, accomplissons nos devoirs avec fidélité et nous serons heureux. Quand nous avons soumis complétement notre volonté à la volonté de Dieu, que nous avons fait le sacrifice des choses qui ne sont point d'accord avec les enseignements de la Bible et contraires à l'exemple que nous a laissé notre cher Sauveur, alors nous aurons «la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence.» *Lui seul* peut donner le repos et la paix, nécessaires au vrai bonheur. Esaïe, qui avait trouvé le moyen de l'obtenir et avait eu une longue expérience, s'écriait: «Tu conserveras la vraie paix à celui qui se confie en toi.» Et combien précieuse est la pensée que ni la pauvreté, ni aucune souffrance ne peuvent nous empêcher de posséder dans nos cœurs une paix parfaite, si nos esprits s'attendent vraiment à l'Auteur de toute vraie félicité.

Et maintenant que l'année 1883, avec tous ses biens et ses maux, ses joies et ses peines, est passée sans retour et que la nouvelle année 1884 a commencé, arrêtons-nous un moment et réfléchissons aux biens que notre bon Père céleste a si abondamment répandus sur nous. Tandis que nous pleurons encore la perte d'êtres tendrement aimés que la main de la mort a enlevés de notre milieu, nous savons que c'est parce que Dieu, dans son infinie miséricorde, a trouvé bon de leur donner du repos pendant un court espace de temps. Nous n'avons aucune certitude que notre tour n'arrivera pas bientôt; mais tandis que nous avons la vie, remercions Dieu pour ce don aussi bien que pour la santé et la force qu'il nous accorde. La providence de Dieu a répandu sur notre pays d'innombrables bienfaits. Nous jouissons d'une grande liberté religieuse et de nombreuses bénédictions spirituelles. A un certain degré, nos travaux ont été couronnés de succès dans l'avancement de la cause de Dieu, et enfin le temps nous est encore miséricordieusement accordé pendant lequel nous pouvons nous préparer à la prochaine venue de notre Seigneur et Sauveur. Puissions-nous faire un bon usage du temps qui nous est accordé, ainsi que des talents que Dieu nous a confiés, de manière qu'au Grand Jour nous puissions entendre ces paroles: «Cela va bien..... entre dans la joie de ton Seigneur.»

En jetant un dernier regard sur l'année passée, reconnaissant avec une profonde repentance combien nous avons manqué de l'esprit de fidélité et de consécration à Dieu pendant sa durée et considérant en même temps les bénédictions reçues de l'Auteur de tout bien, humilions-nous devant lui, faisons de nouveaux vœux agréables à Dieu et que, avec l'assistance divine, nous pourrons et voudrons tenir.

Et, si nous travaillons avec fidélité à l'accomplissement de ces vœux, non-seulement nous remporterons au dernier Jour l'incorruptible couronne de la vie éternelle, mais nous aurons pour éclairer notre sentier ici-bas, la douce lumière du ciel et notre cœur sera toujours rempli, quoiqu'il arrive, de patience, d'espérance et de joie.

NOTRE CONFÉRENCE GÉNÉRALE D'AMÉRIQUE.

Nous avons reçu de bonnes nouvelles de la Conférence Générale de notre dénomination en Amérique, Conférence qui a commencé ses sessions le 8 novembre 1883.

Les personnes qui ne sont point au courant de notre œuvre recevront peut-être avec plaisir quelque explication concernant l'organisation et le travail de cette assemblée. Nous avons des églises dans presque tous les Etats de l'Union américaine, au Canada, en Angleterre, au nord, au centre et au midi de l'Europe.

Les églises d'un état ou pays forment entre-elles ce que nous appelons une *Conférence*. qui règle ses affaires particulières; elle a son président et son comité dont les membres sont nommés pour une année. Toutes ces conférences réunies forment une association ou *Conférence Générale* qui tient des sessions annuelles pour s'occuper des besoins généraux de notre œuvre.

La Conférence Générale est représentée pendant l'année par un comité exécutif de cinq membres.

Cette année, 22 Conférences se sont fait représenter, chacune par plusieurs délégués.

Les pasteurs Loughborough et Rosqvist ont représenté les missions d'Angleterre et du nord de l'Europe, tandis que celle du centre de l'Europe avait envoyé un rapport.

Outre le président M. G.-I. Butler et les membres du Comité, soixante ministres et un certain nombre de candidats au ministère étaient présents. Le nombre des personnes venues du dehors était d'environ quatre cents. Les sessions de la Conférence durèrent douze jours et tandis qu'on s'occupait d'un grand nombre d'affaires, le but principal de la réunion ne fut nullement négligé: les services religieux furent nombreux et réunirent les jours de Sabbat, dans notre église à Battle Creek, de douze à quinze cents personnes. Un esprit d'union et d'amour fraternel régna du commencement à la fin, et chacun éprouva le sentiment de la solennité des temps dans lesquels nous vivons et de l'arrivée toujours plus imminente du jour du Seigneur.

D'excellents et encourageants rapports furent présentés sur le travail qui s'accomplit sur les divers champs missionnaires. Mais on démontra aussi de la manière la plus frappante tout ce qui reste encore à accom-

plir jusqu'à ce que toutes les nations de la terre aient entendu ce message de miséricorde. En vérité, la moisson est grande et il y a peu d'ouvriers.

Nos frères d'Amérique ont témoigné le plus grand intérêt pour l'œuvre dans les autres parties du monde, et l'assemblée a considéré le besoin de l'établissement d'une mission en Australie et dans les îles de l'océan Pacifique. Il a été décidé que deux ministres se rendraient en Angleterre et deux autres en Suède afin d'y travailler avec ceux qui sont déjà dans ces deux pays. En outre, la Conférence décida d'envoyer son président, M. G.-I. Butler et M. le pasteur S.-N. Haskel, membre du Comité, visiter les établissements missionnaires de l'Europe. Tous nos amis se souviennent et se ressentent encore des effets de l'excellente visite que ce dernier nous a faite l'année passée.

Nous ne parlerons pas d'une foule de propositions qui ont été discutées et adoptées, parce qu'en général elles concernent plus particulièrement l'Amérique; mais pour celles qui nous intéressent spécialement, nous ajouterons qu'il fut décidé que l'on imprimerait un journal allemand et un journal italien à Bâle, et un journal anglais en Angleterre. On prit aussi la résolution de faire traduire quelques-uns de nos ouvrages les plus importants dans les langues allemandes, françaises, suédoises et danoises.

L'assemblée a aussi voté la proposition suivante:

«Considérant que notre bien-aimé frère et fidèle missionnaire M. le pasteur J.-N. Andrews nous a été enlevé par la mort à Bâle, Suisse, le 21 octobre 1883, nous exprimons ici notre vive appréciation de ses travaux persévérants, fidèles et dévoués. Et tandis que nos cœurs sont remplis de tristesse au sentiment de la perte dont souffre la cause de Dieu, qui est privée des conseils, des soins et des ardentes recherches de ce frère, (ce qui nous a valu des ouvrages d'un prix inestimable, comme l'est l'*Histoire du Sabbat*), et des avantages de ses connaissances littéraires, nous ne voulons point murmurer de cette pénible dispensation de la Providence, croyant qu'on peut dire spécialement de lui «qu'il se repose de ses travaux et que ses œuvres le suivent.» Nous témoignons par ceci notre plus vive sympathie à sa mère âgée, à Charles, son seul enfant survivant et à ses colaborateurs dans la mission européenne.»

Nous ne voulons pas parler des sessions qui ont eu pour but spécial l'organisation et le développement toujours plus extensifs des Ecoles du Sabbat et de la Société missionnaire pour la distribution de traités, brochures et journaux, en un mot, de nos différentes publications, non plus que de celles qui furent particulièrement consacrées à l'examen de tout ce qui concerne la prospérité du journal *Good Health* et de l'établissement de santé *(Sanitarium)*, fondé à Battle Creek, et qui traite chaque année plus de 500 patients. Nous passons également sous silence tout ce qui fut fait et projeté en faveur de l'Institut d'Education à Battle Creek, érigé par nos frères il y a huit ans et destiné à procurer aux jeunes gens en général et tout particulièrement à ceux de nos églises, l'acquisition d'une instruction supérieure, visant surtout à la préparation pour le saint ministère, et cela à l'abri du courant d'impiété et de scepticisme qui règne aujourd'hui à un degré si déplorable dans les Universités.

Nos lecteurs pourront juger du progrès accompli dans notre œuvre en comparant les produits de la vente de nos publications pendant l'année passée qui est de 254,510 francs avec celui des années 1857-58 qui était de 2,004 francs.

La Conférence Générale dont nous avons donné ici un très-court récit a été considéré comme la meilleure de toutes celles qui l'ont précédée et l'avenir de notre œuvre présente la perspective la plus encourageante.

POUVONS-NOUS CONNAITRE L'EPOQUE —DE LA— SECONDE VENUE DE CHRIST?

AUCUNE vérité biblique ne peut être plus clairement prouvée que celle-ci. Dieu révèle ses desseins à ses prophètes, afin que les hommes et les nations puissent être avertis avant leur accomplissement. «Car le Seigneur l'Eternel ne fera rien qu'il n'ait révélé son secret aux prophètes ses serviteurs.» Amos 3:7. Avant de faire tomber ses jugements sur les hommes, Dieu a envoyé des avertissements suffisants pour que les croyants pussent échapper à sa colère et pour condamner ceux qui n'ont point pris garde à l'avertissement. Tel fut le cas avant le déluge. «C'est par la foi que Noé, ayant été divinement averti des choses qu'on ne voyait point encore, craignit, et bâtit l'arche pour sauver sa famille; et par cette arche, il condamna le monde, et fut fait héritier de la justice qui s'obtient par la foi.» Héb. 11:7. Plus tard, lorsque les nations furent tombées dans l'idolâtrie et la corruption, et que la destruction de l'impie Sodome fut résolue, le Seigneur dit: «Cacherai je à Abraham ce que je m'en vais faire, puisque Abraham doit certainement être une nation grande et puissante, et que toutes les nations de la terre seront bénies en lui.» Gen. 18:17, 18. Un avertissement préalable fut aussi donné au juste Lot, qui fut sauvé avec ses filles, et personne, dans cette ville coupable, ne périt sans avoir été dûment averti. Lot prévint évidemment le peuple, et dans ses rapports avec eux, il fut affligé «de ce qu'il voyait et entendait dire de leurs méchantes actions.» 2 Pier. 2:7, 8. Lorsqu'il avertit ses gendres, «il leur semblait qu'il se moquait.» Gen. 19:14. Et lorsque «les hommes de la ville, les hommes dis-je de Sodome environnèrent la maison depuis le plus jeune jusqu'aux vieillards, tout le peuple, depuis un bout jusqu'à l'autre,» Lot les avertit et les engagea à renoncer à leur méchanceté. Et aussitôt ils firent ce que tous les pécheurs depuis les jours du juste Lot ont été disposés à faire à ceux qui les ont avertis fidèlement de leurs péchés; ils l'accusèrent de vouloir les juger.

Avant la destruction de Jérusalem par Titus, un homme fut envoyé pour préparer la voix du Seigneur. Ceux qui ne reçurent pas Christ furent rejetés. «Parce que», comme il le dit à Jérusalem, lorsqu'il avertit le peuple de la destruction de leur ville et de leur temple, «tu n'as point connu le temps auquel tu as été visitée» Luc 19:44. Nous avons dans le récit biblique la prophétie du Seigneur concernant la destruction de Jérusalem, pendant le temps de la génération qui le rejeta, ce qui fut accompli moins de quarante ans après sa crucifixion. Et afin que les chrétiens de la Judée pussent échapper au sort dont Jérusalem était menacée, il leur fut dit que lorsqu'ils «verraient Jérusalem entourée par les armées,» ou comme il est dit dans Matthieu, «l'abomination qui cause la désolation, et dont le prophète Daniel a parlé, s'établir dans le lieu saint», ils devaient s'enfuir dans les montagnes. Luc 21:20; Mat. 24:15. Ils prirent garde à l'avertissement et s'enfuirent sains et saufs à Pella.

Tel est le témoignage de la Parole de Dieu respectivement à la manière dont Dieu a agi avec les siens dans les temps passés. Et on ne peut point supposer qu'il changera sa manière de faire relativement à l'avenir, lorsque cet avenir doit être témoin de l'accomplissement de toutes les déclarations prophétiques.

Nous regardons la Bible comme une révélation du ciel. Que personne n'appelle mystère ou secret du Tout-Puissant ce que Dieu a révélé dans ce livre. «Les choses cachées appartiennent à l'Eternel notre Dieu, mais les choses révélées sont à nous et à nos enfants à jamais.» Deut. 29:29. Si les saintes Ecritures ne désignent aucune période en particulier pour la seconde apparition de Christ, alors on devrait cesser immédiatement de chercher des preuves de cette seconde venue. Mais si la prophétie s'accorde de la manière la plus frappante à indiquer la période de ce grand avénement, et s'il y a des preuves qu'il «*est proche* et même à la porte,» alors ce sujet prend aussitôt la plus grande importance.

Bien des esprits se demandent encore si on peut apprendre quelque chose de la Bible relativement à l'époque du second avénement. Cette question est des plus importantes et, d'après la nature même du sujet, est digne des plus grandes recherches et d'une réponse franche et sérieuse. Comment Christ lui-même traite-t-il ce sujet? Lorsque les disciples lui demandent: «Quel sera le signe de ton avénement et de la fin du monde?» il ne les reprend point de demander quelque chose caché intentionnellement à tous les hommes. Non; il leur répond de la manière la plus définie. Il dit même qu'il y aurait des signes de cet avénement. Puis il ajoute: «Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.» Le simple fait que le Seigneur mentionne les faits de son second avénement est la meilleure preuve possible que son peuple ne devait pas rester dans l'ignorance de la proximité relative de cet avénement. Ajoutez à cette preuve la déclaration que lorsqu'on verrait ces signes, son peuple *saurait* qu'il est proche et même à la porte, et cette question qui, de toutes, est la plus merveilleuse, devient d'une force extraordinaire.—*James White.*

Tempérance

Et je mis devant les enfants de la maison des Récabites des gobelets pleins de vin, et des tasses, et je leur dis: Buvez du vin. Et ils répondirent: NOUS NE BOIRONS POINT DE VIN. Jér. 35:5, 6.

LA DÉGÉNÉRESCENCE DE LA NATION FRANÇAISE.

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

SI les peuples, qui absorbent vingt et trente fois plus d'alcool que l'Espagne, s'affaissent moins qu'elle, on ne peut pas raisonnablement dire que l'usage de l'alcool est la cause de son abaissement. Mais si elle use moins d'alcool, elle use plus de tabac, et surtout du tabac plus délétère; car les tabacs français sont ceux qui donnent à l'analyse le plus de nicotine; ils contiennent jusqu'à dix pour cent de cet alcali, le plus meurtrier de tous les poisons connus.

D'ailleurs, en France, comparativement à ce que l'on voit dans les autres pays, on trouve peu de ce que l'on appelle vulgairement des ivrognes endurcis; tandis qu'on y compte par centaines de mille les fumeurs étiolés, sans compter les chiqueurs et les priseurs; et qui tous présentent des symptô-

mes d'une altération plus ou moins profonde du sang, comme l'ont observé les Drs Méliers et Hurteaux chez les ouvriers des manutentions de la régie, et comme l'expérience de tous les jours le confirme.

Encore un autre exemple:—Il existe, confondue parmi toutes les nations du monde, une race d'hommes qui n'a plus de patrie, qui ne se fond pas avec les milieux dans lesquels elle vit, ce sont les Juifs. Par religion et par mœurs, ils sont sobres d'alcool; mais ils ne le cèdent en rien aux consommateurs de tabac au contact de qui ils vivent. Partout où le commerce du tabac est libre, on peut dire qu'ils le monopolisent. Eh bien, cette race, d'origine orientale, si prolifique et si bien partagée dans les perfections humaines, montre depuis l'invasion du tabac dans ses mœurs une déchéance des plus marquées. Elle devient comparativement stérile, elle perd son beau type primitif, si parfait, surtout chez les femmes; les générations s'abaissent vers le crétinisme, d'une manière si sensible, que, n'en soupçonnant pas la cause, ils vont, sans raison, jusqu'à la chercher dans leurs alliances qu'ils font à des degrés de parenté trop rapprochée.

Les peuples musulmans, qui, par préceptes religieux, ne boivent pas d'alcools, mais fument beaucoup, dégénèrent rapidement.

C'est donc, à n'en plus douter, le tabac qui, par un effet d'empoisonnement chronique se faisant surtout sentir sur la puissance reproductive, est la première cause de la dégénérescence que subissent aujourd'hui toutes les sociétés modernes. S'il n'abrége pas d'une manière uniforme l'existence de tous les hommes, c'est qu'il n'a pas la même prise sur chaque organisme individuel. Son effet est toujours relatif au degré du perfectionnement nerveux, c'est-à-dire de la sensibilité de l'individu ou de la race sur lesquels il agit.

Par exemple, chez l'homme des villes, l'esprit est généralement plus cultivé et plus impressionnable que chez l'homme des campagnes; aussi, à consommation égale, le nicotisme fait-il bien plus de ravages chez le premier que chez le second. Et c'est ce qui explique pourquoi la dégénérescence est plus marquée dans les centres de sciences, d'arts et d'industrie que dans les centres agricoles qui, par cette raison, ont beaucoup plus à fournir au recrutement de nos armées, parce que les hommes y sont moins dégradés et plus forts.

La différence sera la même de race à race. Ainsi la race la plus parfaite sous le rapport de l'élément nerveux, qui élève l'homme par le génie, est sans contredit la race latine, et c'est elle qui a été la première, entre toutes les races européennes adonnées au tabac, à sentir les effets dégradants de cette plante.

Toutes les races du Nord: Germains, Slaves, Flamands, Scandinaves, etc., etc., ont eu jusqu'à ce jour, bien moins à en souffrir; d'abord parce qu'elles n'ont connu le tabac que longtemps après les peuples latins, qui ont été les premiers à fréquenter le Nouveau Monde, d'où il provenait; et ensuite parce que la subtilité du poison de la plante glissait sans trop les affecter, sur ces natures indolentes, dont l'élément nerveux ne s'est épanoui ni sous les douceurs du climat, ni sous la culture de la civilisation.

Est-ce à dire pour cela que ces races attardées dans la grande voie des progrès de l'humanité ne seront pas dégradées par le nicotisme? Non! leur tour aussi arrive. Leurs symptômes de malaise physiologique peuvent être moins marqués, moins frappants que les nôtres; ils peuvent marcher moins vite que nous, sur la pente de la dégénérescence, mais ils y marchent. Seulement, nous aurons le triste privilége de les précéder; nous les devancerons comme nous a devancés l'Espagne.

L'alcool joue aussi un grand rôle dans cette déchéance physiologique des peuples; mais pour la France il n'est que secondaire; car quand on étudie comment les deux passions nous envahissent, on comprend que, chez nous, ce n'est pas l'alcool qui commence.

On voit d'abord l'enfant sur la rue, le collégien dans les lieux les plus éloignés de la surveillance, l'apprenti dans l'atelier, l'étudiant dans sa chambre, le conscrit dans sa caserne se laissant peu à peu envahir par l'ivresse narcotique.

A l'âge de la vie où l'appétit est le plus développé, où les forces digestives ont besoin de toutes leurs énergies pour fournir au corps, par l'aliment, les éléments de sa croissance, le tabac apporte sa perturbation narcotique dans l'organisme, par cette vertu stupéfiante qui fait qu'on la donne aux armées en campagne et sans vivres, pour apaiser leur faim.

C'est là le sinistre inconnu que les législateurs et les moralistes recherchent, pour expliquer tant d'anomalies sociales qui nous débordent. Alors, en effet, commencent les désordres physiologiques qui sont le prélude et la cause la plus prochaine des désordres moraux.

Le jeune fumeur perd l'appétit; par conséquent il s'alimente moins. Il est délicat, ses goûts sont capricieux; il se force plutôt qu'il ne satisfait un désir. Quand il a mangé, soit par l'engourdissement de l'estomac, soit par l'absence de sucs salivaires que des expectorations abondantes ont enlevés aux aliments, il tombe dans un état plus ou moins complet de dyspepsie, et sa nutrition devenant insuffisante et imparfaite, il éprouve un temps d'arrêt dans sa croissance.

Le voilà donc déjà dégénéré dans sa forme; et c'est là une des causes les plus puissantes de l'abaissement de la taille des hommes dans notre société moderne.

La dégénérescence physique entraînerait toute seule la dégénérescence morale, car c'est là une loi naturelle: quand l'homme déchoit dans l'un de ses deux éléments, corps ou esprit, il baisse aussi fatalement dans l'autre. Cette vérité trouve sa démonstration dans les idiots, les crétins, les infirmes.

Mais l'action du tabac, qui influe si fâcheusement sur la croissance du corps, a une influence bien plus directe et plus rapide sur le système nerveux. Dans ces jeunes organismes si impressionnables, le narcotisme engourdit de ses lourdes vapeurs les facultés de l'intellect.

Les malheureux enfants le sentent bien; ils sont sans force et sans énergie; la fièvre d'intoxication les abat et les altère; et pour étancher leur soif et remonter leur vigueur, ils courent à la buvette, qu'elle s'appelle café, cabaret, caveau, estaminet, peu importe. Et là, les consommations qu'ils préfèrent sont les breuvages alcooliques. Ils sont en effet l'antidote, le contrepoison du tabac; et, aussitôt qu'ils se désaltèrent dans ces boissons ardentes, ils sentent qu'elles leur font du bien, qu'elles les fortifient. C'est ainsi que l'habitude de fumer mène au besoin de boire, qui devient bientôt un plaisir.

Voilà donc ces adolescents dominés par deux passions dont l'une pousse nécessairement à l'autre; car c'est presque un axiome: tout fumeur est buveur. Ils passent de longues heures de leur existence dans un état passif, expérimentant dans leur organisme, comme dans une cornue, les effets des deux poisons qui semblent s'atténuer sans jamais se neutraliser l'un par l'autre. Ils passent alternativement du narcotisme du tabac à l'ivresse de l'alcool. Les deux adversaires dans ce duel, nicotine et alcool, ne succombent jamais, car on prend bien soin de les renouveler quand ils s'épuisent. Ce qui est ravagé dans cette lutte de tous les jours, de tous les instants, comme le sont tous les champs de bataille, c'est l'organisme qui se trouve dévasté par les deux poisons, quand ces adolescents se sont faits hommes, si toutefois ils y arrivent, car la mortalité est grande, dans cette transition, sous un pareil régime.

On le voit, dans le plus grand nombre des cas, l'alcoolisme s'est greffé, pour ainsi dire, sur le nicotisme, et il en est la conséquence presque naturelle.

LE CHRISTIANISME ET LA TEMPÉRANCE.

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

Il est démontré que l'usage des liqueurs fermentées, alcooliques, entrave sérieusement l'ordre sacré et la discipline de l'Eglise chrétienne. Un vénérable ministre, d'une longue expérience, rapporte comme résultat de ses nombreuses observations que les neuf dixièmes des cas réclamant la discipline de l'Eglise, avaient pour cause la boisson. Un peu d'observation convaincra chacun que le compte n'en est pas exagéré. Et peut-il être bien de se laisser aller à une habitude qui attire dix fois autant de trouble et de désordre dans l'Eglise que toutes les autres causes réunies? Favoriserons-nous ce qui attire du blâme sur l'Eglise de Christ? «Il est nécessaire qu'il arrive des scandales, mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive.»

L'usage des boissons alcooliques dans les sociétés religieuses est incompatible avec l'espérance de réformer et de sauver les intempérants; il montre que l'on manque de l'amour des âmes. Le chrétien sait que les ivrognes ne peuvent hériter la vie éternelle. Il sait aussi que des centaines de mille personnes entretiennent ou contractent maintenant cette passion et que si ce mal n'est point arrêté, des millions d'hommes marcheront sur les mêmes traces et descendront dans l'abîme éternel. Mais l'homme qui ne boit que juste pour se «faire du bien,» ne peut reprendre l'ivrogne qui ne fait pas autre chose. L'ivrogne peut lui dire: «Mon goût y est plus fort que le vôtre; il faut par conséquent que je boive davantage pour me faire du bien; et si vous ne pouvez renoncer à vous-même, comment voulez-vous que je maîtrise un goût plus ardent?» On ne pourrait rien répondre à ce reproche.

Chacun s'accorde à dire que l'abstinence totale est la seule espérance de l'ivrogne. Mais n'est-il pas absurde d'espérer qu'il s'abstiendra de la boisson, s'il voit le ministre, l'ancien, le diacre et d'autres personnes respectables se permettre de boire des boissons fermentées? Avec un esprit affaibli et la force morale ruinée peut-il prendre la résolution de se singulariser et de vivre plus modérément que ceux qu'il reconnaît comme ses supérieurs,—disant ainsi à tous qu'il a été autrefois ivrogne? On ne peut attendre autant de notre pauvre race déchue. La nature de l'alcool est telle que le besoin qu'il crée augmente sans cesse et, par là, le fléau devient d'année en année plus dévastateur. Or, s'il n'est pas arrêté par le seul remède infaillible qu'il soit possible de lui opposer, d'ici à un petit nombre d'années,

il aura envahi toute la société et ses ravages deviendront incalculables.

Si l'ivrogne est digne d'être sauvé et si vous avez quelques «entrailles de miséricorde», alors encouragez-le par votre exemple. «Professant de faire du bien à tous pendant que nous en avons l'occasion», soyons conséquents ici comme nous pouvons l'être ailleurs. Par un peu de renoncement à vous-même, vous pouvez sauver de la ruine un nombre immense de personnes. Et si vous ne pouvez rien céder pour sauver votre prochain de la mort éternelle, alors est-ce là imiter Celui qui, pour arracher ses ennemis à la mort, échangea la gloire et la félicité du ciel contre d'infinies souffrances? Si les lamentations lugubres de mille milliers de personnes de tous les âges tuées par ce poison pouvaient se faire entendre à vos oreilles comme un tonnerre de remontrances, vous pourriez alors penser combien c'est mal de sanctionner son usage.

Le chrétien, tout particulièrement, ne peut être partisan de ce qui assombrit le chemin du ciel, hébête la nation, désole les familles et nous fait stigmatiser comme une nation d'ivrognes. L'influence d'une petite société de tempérance est très-grande; sa lumière peut sauver les ivrognes qui l'entourent; son noble exemple peut frapper des milliers de personnes et s'en faire admirer. Et si les chrétiens, à la vue de l'abîme vers lequel court la nation toute entière, se liguaient pour faire tous ensemble le vœu d'abstinence totale, ce serait le spectacle de dévouement le plus beau que les humains aient présenté. Qu'une telle multitude montre au monde que les boissons qui sont la cause de tant de maladies, de misères et de larmes ne sont pas nécessaires, et que la réforme qui doit le sauver est une réforme possible et même facile—et la démonstration sera complète. Peu de personnes honnêtes continueraient alors à faire usage de ce liquide enflammé, des milliers de gens l'abandonneraient aussitôt, et la nation serait réformée.

L'usage des boissons alcooliques est des plus incompatibles avec la propre influence de l'exemple chrétien. Le Sauveur dit: «Que votre lumière luise devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, *ils glorifient* votre Père qui est dans les cieux.» Or les hommes estimeront-ils davantage les chrétiens s'ils boivent que s'ils s'abstiennent, et seront-ils par là davantage portés à glorifier Dieu? Le Sauveur les glorifiera-t-il pour cela lorsqu'il viendra dans sa gloire avec ses saints et qu'il sera rendu admirable dans tous ceux qui croient? La boisson n'en entraînera-t-elle pas plutôt quelquelques-uns aux excès et ne souillera-t-elle pas ainsi l'œuvre du Créateur? Or, n'est-il pas certain que, les chrétiens se permettant le libre usage des boissons fermentées, leur exemple est largement la cause des innombrables cas d'ivrognerie et de malheur? Et, d'un autre côté, n'est-il pas moralement certain que, s'ils s'abstiennent de la boisson, leur influence réunie en sauvera des millions de l'infamie et de la ruine? Comment donc, en vue de ce jour où toute votre conduite sera jugée, pouvez-vous hésiter à savoir de quel côté vous mettrez votre influence? Ce n'est pas une chose de peu d'importance; car qui peut concevoir les résultats d'UNE SEULE impulsion, lorsqu'elle est en rapport avec d'autres par des milliers d'attaches!

L'usage de la boisson est enfin incompatible avec cette harmonie et cet amour fraternels que Christ requiert de ceux qui professent être ses disciples. Il demande d'eux qu'ils s'aiment les uns les autres d'un cœur pur, avec ferveur; de n'avoir tous qu'un même sentiment, de n'être qu'un cœur et qu'une âme. Mais qui ne voit pas la complète impossibilité de cela si quelques-uns se laissent aller à des habitudes et à des vices que d'autres regardent avec horreur? Et, à la vérité, quelle grande part les liqueurs n'ont-elles pas dans les discordes et les peines qui couvrent le monde? Depuis que l'attention publique a été tournée sur ce sujet, des milliers de personnes en sont arrivées à l'intime conviction que l'usage journalier et constant des boissons alcooliques est une habitude coupable aussi bien que folle. Les docteurs les plus distingués de l'Eglise et les personnes qui ont été particulièrement l'honneur de la race humaine ont eu ce sentiment. Et comment pouvez-vous vous associer à ces derniers, et pourtant continuer une habitude qu'ils désapprouvent et condamnent, songeant aux malheureux que votre exemple précipite dans la ruine du corps et de l'âme?

Contemplez ces miliers d'intérieurs délabrés, hantés par la faim, et où le bonheur n'est plus; ces figures boursoufflées et stupides; ces membres raidis et maladroits; ces mains tremblantes, ces cœurs affreusement vides dont on cherche sans cesse à noyer le désespoir au fond du verre; cet air inquiet qui trahit une passion brûlante et qui vous montre un malheureux esclave du plus inique des tyrans. Qu'il est beau, qu'il est noble, de travailler à la régénération de ces pauvres êtres qui sont nos semblables et pour le salut desquels Jésus a versé son sang! Ah, que celui qui, malgré tout, veut avoir «son verre» sans se soucier de qui il scandalise se souvienne qu'il existe pour lui une parole sérieuse: «Quiconque scandalisera l'un de ces plus petits qui croient en moi, il vaudrait mieux qu'on lui mit une meule au cou, et qu'on le jetât dans la mer.»

Ecole du Sabbat.

LEÇONS SUR LE LIVRE DES ACTES.

LEÇON X.

PHILIPPE PRÊCHE A SAMARIE.

1. QU'EST-CE que la loi juive exigeait des témoins lorsqu'on lapidait un criminel? Voyez note 1.
2. Qui est-ce qui garda leurs vêtements pendant qu'ils lapidaient Etienne? Act. 7 : 58.
3. Quel respect fut-il rendu au corps d'Etienne? Act. 8 : 2.
4. Quelle part Saul prit-il dans la persécution qui s'éleva après la mort d'Etienne? V. 3.
5. Quel fut l'effet de cette persécution quant à la vérité? V. 4.
6. Où Philippe se rendit-il? V. 5.
7. Quels furent les sentiments des Samaritains à l'égard de ce qu'il leur enseignait? V. 6.
8. Comment ses travaux furent-ils bénis? Vers. 12.
9. Quel grand personnage se trouva-t-il parmi les convertis?
10. Qui était ce Simon? V. 9–11.
11. Que firent les apôtres à Jérusalem lorsqu'ils apprirent que ceux de Samarie avaient reçu l'Evangile? V. 14.
12. Que firent d'abord Pierre et Jean lorsqu'ils arrivèrent parmi ces Samaritains convertis? Vers. 15, 16.
13. Lorsque Simon le magicien vit ces choses, quels sentiments cela fit-il naître en lui?
14. De quel moyen voulait-il se servir pour obtenir cette puissance? V. 18, 19.
15. Comment Pierre accueillit-il cette proposition? V. 20.
16. Simon était-il alors véritablement converti? V. 21.
17. Quel conseil Pierre lui donna-t-il? Vers. 22, 23.
18. Comment jugez-vous par la réponse de Simon qu'il prit garde à ce conseil? V. 24.
19. Que firent Pierre et Jean, soit en retournant à Jérusalem, soit peu après leur retour dans cette ville? V. 25.
20. Quel ordre divin Philippe reçut-il? V. 26
21. Lorsqu'il arriva en ce lieu, qui aperçut-il. Vers. 27.
22. Où cet Ethiopien avait-il été?
23. A quoi s'occupait-il en chemin? V. 28.
24. Que fit alors Philippe, poussé par l'Esprit? Vers. 30.
25. Que lisait cet homme? V. 32, 33.
26. Comprenait-il ce qu'il lisait? V. 31, 34.
27. Comment Philippe le lui expliqua-t-il? Vers. 35.
28. Quel effet ces paroles produisirent-elles sur l'eunuque?
29. Quelle demande fit-il? V. 36.
30. Quelle fut la réponse de Philippe? V. 37.
31. Quelle preuve l'eunuque donna-t-il qu'il était un vrai candidat au baptême? V. 37.
32. Par quelles paroles cette scène de baptême est-elle décrite? V. 38, 39.
33. D'après ces paroles que pouvons-nous naturellement comprendre sur la manière dont ce rite fut accompli?
34. De quelle manière Paul parle-t-il ensuite du baptême?—Comme d'un ensevelissement et d'une résurrection. Rom. 6 : 4.
35. Que pouvons-nous apprendre par ceci et d'autres exemples tirés des Ecritures, de la relation qui existe entre le baptême et la vraie repentance et la foi?—C'est que le premier pas à faire après la repentance et la foi, c'est de recevoir le baptême comme profession publique de la foi. Voyez note.

LEÇON XI.

CONVERSION DE SAUL.

1. QUE fit Saul après la mort d'Etienne? Act. 8 : 3; 9 : 1; 22 : 4; 26 : 10, 11; Gal. 1 : 13.
2. Jusqu'où étendit-il ses persécutions? Act. 9 : 2.
3. Comment obtint-il l'autorité d'exécuter ses desseins?
4. Quelle était la cause probable du zèle de Saul en persécutant les croyants? Voyez note.
5. Que dit-il de ses propres sentimts? Act 26 : 11.
6. Que lui arriva-t-il d'extraordinaire, comme il approchait de Damas? V. 3, 4.
7. Pendant qu'il était frappé, que vit-il? Vers. 17, 27.
8. Quelles sont les paroles qui lui sont adressées? V. 4.
9. Que signifiait cette question?
10. Quelle question fit alors Saul?
11. Quel était celui qui parlait à Saul? V. 5; Act. 22 : 8.
12. Dans quel but le Seigneur dit-il être apparu à Saul? Act. 26 : 16
13. Quelle protection lui promit-il? Act. 26 : 17.
14. Que devait être son œuvre? Act. 26 : 18.
15. Quel effet cette vision produisit-elle sur Saul? Act. 9 : 6.
16. Quelle instruction Jésus lui donna-t-il ensuite? Act. 22 : 10.
17. Racontez ce qu'éprouvèrent les hommes qui étaient avec Saul? Act. 9 : 7; 22 : 9.
18. En quel état se trouvait Saul lorsque la vision fut passée? Act. 9 : 8.
19. Combien de temps demeura-t-il dans cet état? V. 9.
20. Quelles durent être ses pensées pendant ce temps?
21. Comment fut-il fortifié pendant les heures pénibles qu'il eut à passer? V. 11, 12. Voyez note.
22. Quel était le caractère d'Ananias? Act. 22 : 12.
23. Comment le Seigneur le prépara-t-il à la part qu'il devait prendre dans la conversion de Saul? Act. 9 : 10–16.
24. Quelles objections Ananias souleva-t-il contre Saul?
25. Comment le Seigneur répondit-il à ses objections? V. 15, 16.
26. Lorsque Ananias imposa les mains à Saul, que lui dit-il? V. 17; 22 : 13.
27. Quel changement s'opéra-t-il en Saul, aussitôt que ces paroles eurent été prononcées?
28. Que lui dit Ananias concernant sa future mission. Chap. 22 : 14, 15.
29. Quelle importante leçon pouvons-nous tirer du fait que le Seigneur s'est servi d'Ananias comme instrument dans la conversion de Saul?—Que lors même que Dieu puisse agir et agisse miraculeusement en faveur des hommes, il le fait d'une manière qui est en harmonie avec les moyens qu'il a déjà établis.

LEÇON XII.

PAUL EXPULSÉ DE DAMAS ET DE JÉRUSALEM.

1. PAR qui Saul devait-il être instruit pendant les quelques jours qui suivirent son baptême? Act. 9 : 19.
2. Que fit-il immédiatement après? V. 20.

3. De qui considère-t-il qu'il avait reçu son ministère? Gal. 1 : 12.
4. Quelle surprise sa prédication provoqua-t-elle? Act. 9 : 21.
5. Où se rendit-il peu après? Gal. 1 : 17.
6. Dans quel endroit se rendit-il en revenant d'Arabie?
7. Que lui arriva-t-il dans sa seconde visite à Damas? Act. 9 : 22.
8. Comme il parvenait à convaincre beaucoup de gens de la vérité, quelle résolution ses ennemis prirent-ils? V. 23.
9. Comment leur dessein fut-il déjoué?
10. Comment St.-Paul lui-même parle-t-il de ces faits? 2 Cor. 11 : 32, 33.
11. Qu'est-ce qui engagea Paul à retourner à Jérusalem? Gal. 1 : 18.
12. Comment y fut-il reçu? Act. 9 : 26.
13. Par qui fut-il finalement introduit auprès des disciples? V. 27.
14. Quel récit Barnabas fit-il concernant Paul?
15. Combien de temps environ s'était-il écoulé depuis la conversion de Saul? Gal. 1 : 18.
16. Qu'est-ce que Saul se mit immédiatement à faire à Jérusalem? Act. 9 : 29.
17. Quel sentiment y rencontra-t-il?
18. Comment Saul fut-il averti du danger qu'il courait? Act. 22 : 17, 18.
19. Abandonna-t-il d'abord volontiers sa tentative de convaincre les Juifs de Jérusalem?
20. Pourquoi désirait-il rester dans cette ville?
21. Que lui répondit Jésus? V. 21.
22. Quelle promesse voyons-nous s'accomplir en Paul, lorsqu'il fut délivré de ses ennemis? Act. 26 : 17.
23. Combien de temps Paul demeura-t-il à Jérusalem? Gal. 1 : 18.
24. Où se rendit-il alors? Act. 9 : 30.
25. Que fit probablement Saul à Tarse?
26. Dans quel état est-il dit que les Eglises se trouvaient dans ce moment? V. 31.
27. Que suppose-t-on avoir été la cause de cette paix?
28. Dans quelle but Pierre sembla-t-il visiter Lydde? V. 32
29. Quel miracle accomplit-il dans cet endroit? V. 33, 34.
31. Comment put-il finalement gagner la confiance des frères?
32. Que comptait-il faire à Jérusalem, sans parler de sa visite à Pierre?
33. Comment fut-il déçu dans son attente?
34. Quelle révélation reçut-il pendant qu'il était dans le temple en prière? Act. 22 : 17, 18.
35. Où les frères le conduisirent-ils peu après cela?
36. Où se rendit-il finalement?
37. Quelle est la cause probable du moment de paix dont jouissait alors l'Eglise?
38. Que peut-on dire de la date de beaucoup d'événements de cette époque?
39. Comment Pierre mit-il à profit ce moment de paix et de répit?
40. Quel miracle fut-il accompli à Lydde?

LEÇON XIII.

RÉCAPITULATION.

1. QUELLE persécution arriva-t-il après la mort d'Etienne?
2. Qu'advint-il des disciples à Jérusalem? Act. 8 : 1.
3. Quel effet cette dispersion eut-elle par rapport à l'influence de l'Eglise? V. 4.
4. Quel est le peuple voisin qui reçut ainsi la vérité? V. 5.
5. Comment fut-elle acceptée par ce peuple?
6. Quel homme remarquable et renommé se trouvait-il parmi les convertis?
7. Quel était le caractère de Simon? V. 9–11.
8. Racontez ce que fit Simon ensuite de la prédication des apôtres.
9. Quel ordre fut-il donné à l'un des diacres? Act. 8 : 26.
10. Quelle est l'œuvre que Philippe devait avoir à faire à Gaza?
11. Racontez l'entretien que Philippe eut avec l'eunuque.
12. Quel fut le résultat de cette entrevue?
13. Quelle leçon pouvons-nous tirer de cet incident s'appliquant à une pratique de l'Eglise pour tous les temps?
14. Qu'arriva-t-il ensuite à Philippe? V. 40.
15. Quelle part prit Saul dans la persécution qui ravageait l'Eglise? Chap. 9 : 1.
16. Comment chercha-t-il à persécuter les chrétiens de Damas?
17. Que lui arriva-t-il pendant qu'il se rendait dans cette ville?
18. Qu'est-ce que le Seigneur lui dit? Chap. 9 : 4, 5; 22 : 7, 8; 26 : 14, 15.
19. Quel changement ce miracle accomplit-il en Saul?
20. Que chercha-t-il aussitôt à savoir? Chap. 9 : 6.
21. A qui fut-il adressé pour recevoir des instructions?
22. Racontez l'expérience de Saul durant les trois jours suivants.
23. Comment le Seigneur prépara-t-il Ananias pour la part d'action qui lui était réservée dans la conversion de Saul?
24. Qu'est-ce qui lui fut dit de la mission future de Saul?
25. Racontez l'entrevue qui eut lieu entre Saul et Ananias?
26. Où Saul se rendit-il après sa conversion?
27. Racontez ce qu'il fit à Damas après son retour d'Arabie?
28. Comment échappa-t-il à la persécution soulevée contre lui? Act. 9 : 24, 25.
29. Où se rendit-il alors?
30. Quelle difficulté inattendue y rencontra-t-il? Vers. 26.

NOTES SUR LA LEÇON X.

Chap. 7 : 58. Les témoins.

La loi juive exigeait que les témoins jetassent les premières pierres au condamné; et afin de se préparer à cela, ils déposaient leurs habits de dessus.

Chap. 8 : 4 Ceux qui furent dispersés.

Les premiers convertis furent des Juifs qui étaient très-attachés à la ville de Jérusalem, au temple et au pays de leurs pères. Toutefois la volonté du Seigneur était que l'Evangile fût prêché partout. Pour accomplir cela, il permit qu'une persécution fût soulevée contre eux, de sorte qu'ils se dispersèrent de tous côtés et annoncèrent l'Evangile dans d'autres villes et d'autres pays. Ainsi du mal il sortit du bien, et la première persécution servit, comme du reste toutes les autres, à avancer la cause que les ennemis avaient l'intention de détruire.

Vers. 13. Simon lui-même crut aussi.

C'est-à-dire qu'il crut que Jésus avait fait des miracles, était ressuscité des morts, etc. Il pouvait croire tout cela sans désavouer ses propres notions sur le pouvoir de la magie. C'est tout ce que le récit nous autorise à supposer. Et, comme il se proposait d'en faire profit, il consentit à professer d'être disciple de Christ. Le récit nous montre que Simon n'était pas un vrai chrétien.

Vers. 14. Ils envoyèrent.

C'est-à-dire que les apôtres déléguèrent deux d'entre eux. Ceci montre évidemment qu'il n'y avait parmi eux ni chef, ni gouverneur.

Vers. 24. Priez pour moi.

Simon ne consentait pas à s'humilier lui-même; mais paraissait avoir plus de crainte de la punition dont on l'avait menacé que le sentiment de sa culpabilité.

Vers. 27. Un Ethiopien.

Probablement un païen converti au judaïsme.

Vers. 33. La version anglaise que nous donnons ici est plus claire et plus fidèle au texte original: «*Dans son humiliation son jugement lui fut ôté; et qui déclarera sa génération? car sa vie a été retranchée de la terre.*» Dans son abaissement, on lui ôta le droit de la justice. Paul dit dans Philippiens 2 : 8 : «Il s'est abaissé lui-même s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix.» Lui qui était la majesté du ciel, semblable au Père en gloire, s'est abaissé si bas pour l'amour de l'homme que les droits ordinaires de la justice lui furent même refusés.

Comment l'esprit humain peut-il concevoir un plus grand sacrifice que celui qu'accomplit le Roi de gloire qui, étant assis sur le trône de son Père, s'est abaissé lui-même au point que ceux qu'il avait créés et qu'il était venu sauver, osassent lui refuser les droits qu'ils accordaient aux plus vils criminels—ceux de pouvoir se faire entendre devant ses juges—et le condamner à mort sachant qu'il était innocent.

Vers. 38. Et Philippe le baptisa.

Les trois degrés que la primitive Eglise reconnaissait comme l'introduction régulière dans l'Eglise était la repentance, la foi et le baptême, et le candidat passait parfois très-rapidement et sans intervalle de l'un à l'autre. Nous en avons des exemples dans les trois mille personnes converties et baptisées au jour de la Pentecôte, dans le baptême de Corneille (Act. 10 : 28), celui du géolier baptisé la nuit même qu'il crut en Christ (Act. 16 : 33), et d'autres exemples. Dans ce cas l'eunuque cherchait déjà la vérité et sa foi n'avait besoin que d'"être dirigée pour qu'il embrassât Christ comme le Fils de Dieu.

NOTES SUR LA LEÇON XI.

Chap. 9 : 1. S'adressa au souverain Sacrificateur.

Les lettres étaient écrites et signées au nom et par l'autorité du Sanhédrin ou Grand Conseil de la nation juive. Le souverain sacrificateur signait ces lettres, en sa qualité de Président de ce Conseil.

Vers. 2. Afin qu'il les amenât liés.

Saul n'était qu'un jeune homme, et quoique la mort triomphante d'Etienne eût sans doute fait une grande impression sur lui, l'influence du Sanhédrin fit bientôt disparaître cette impression, et il consacra alors l'impétueuse énergie de sa nature à la destruction de ce qu'il croyait être une fausse croyance. Il était sans doute orgueilleux et hautain; il dit lui-même qu'il «était transporté d'une extrême rage contre eux.» Act. 26 : 11. Pourtant la violence de ses persécutions provenait probablement de l'énergie de son caractère, plutôt que d'un esprit vindicatif.

Vers. 3. Et comme il était en chemin.

L'incident qui accompagna la conversion de Saul se trouve encore raconté deux fois dans les Actes. Dans les deux cas le récit est tiré des discours de Paul; premièrement lorsqu'il parlait au peuple sur les escaliers du temple (chap. 22) et ensuite lorsqu'il s'adressait au roi Agrippa. Chap. 26.

Tout d'un coup, une lumière venant du ciel resplendit comme un éclair autour de lui.

Cet événement se passa sous l'éclatante splendeur du soleil oriental; mais la lumière céleste éclipsa même l'éclat du soleil. Act. 26 : 13. C'est dans cette lumière éblouissante que Paul aperçut Jésus glorifié. Act. 23 : 14. 1 Cor. 9 : 1; 15 : 8. Cette éclatante vision suggère la cause de l'aveuglement de Saul qui dura trois jours, jusqu'à l'arrivée d'Ananias. Il paraît ne s'être jamais entièrement remis de cet aveuglement et avoir souffert dans la suite d'une pénible maladie des yeux. Ce fut probablement à cause de la faiblesse de sa vue qu'il ne reconnut point le souverain sacrificateur qui lui parlait dans l'assemblée du conseil. Act. 23 : 5. Il semble y être fait allusion dans Gal. 4 : 13–15, lorsque Paul dit aux Galates: «Vous vous seriez arraché les yeux pour me les donner.» Il est probable que cette faiblesse de sa vue était ce qu'il appelait «une écharde dans la chair,» et pour la délivrance de laquelle l'apôtre pria avec une telle ferveur. 2 Cor. 12: 7.

Vers. 6. Tout tremblant et effrayé.

L'esprit orgueilleux de Saul fut alors complétement subjugué; il demanda avec humilité et crainte: «Seigneur, que veux-tu que je fasse?»

Vers. 7. Entendant bien une voix, mais ne voyant personne.

Le chap. 22 : 9 dit: «Ils n'entendirent

point la voix de celui qui me parlait.» Ils entendirent évidemment un son, mais ne le reconnurent pas comme une voix. Un exemple semblable nous est donné dans Jean 12 : 28, 29, lorsque le peuple fut sourd à la voix de Dieu, croyant ainsi entendre un tonnerre.

Vers. 9. Il fut trois jours sans voir.

Pendant ce temps, il put réfléchir à ses erreurs passées, penser à la miséricorde de Dieu envers lui, et se demander, inquiet, quelle serait sonœuvre future. Mais il ne fut pas abandonné dans ses heures de tristesse. Le Seigneur lui donna une vision dans laquelle il vit un homme nommé Ananias qui devait venir lui rendre la vue.

Vers. 17. Ananias s'en alla donc.

Christ donne ici un exemple de sa manière d'agir pour le salut des hommes. Il eût pu guérir et instruire Saul directement; mais ce n'était point suivant son plan.

Il voulait communiquer ses bienfaits par les agents qu'il avait ordonnés pour cela. Paul avait à s'humilier devant ceux dont il avait résolu la perte, et Dieu voulait charger ceux qu'il avait autorisés à agir en son nom, d'une œuvre pleine de responsabilité. —*L'Esprit de Prophétie.*

Dieu se sert des hommes pour agents dans l'accomplissement de son œuvre sur la terre. Lors donc qu'il agit miraculeusement, ce n'est jamais en contradiction, mais toujours d'accord avec ces intermédiaires. Ainsi, après l'apparition miraculeuse du Seigneur à Saul, il lui envoie non un ange, mais un de ses humbles disciples afin d'achever de guérir et d'instruire Saul, donnant ainsi aux chrétiens de tous les temps une leçon de respect pour son Eglise.

NOTES SUR LA LEÇON XII.

Act. 9 : 20. Il prêcha que Christ était le Fils de Dieu.

Les meilleures traductions ont ici le mot *Jésus* au lieu de *Christ*, et la différence n'est pas simplement dans les paroles. Ce que Saul prêchait n'était pas la doctrine que le Messie juif était le Fils de Dieu, mais que ce Jésus, le Nazaréen méprisé, était le Fils de Dieu, le Messie promis depuis longtemps, le «Christ.»

Gal. 1 : 17. Je m'en allai en Arabie.

La Bible ne nous dit pas combien de temps Paul demeura en Arabie, mais il est probable qu'il ne fut pas longtemps avant de revenir à Damas. Il doit s'être écoulé environ trois ans depuis la conversion de Saul jusqu'à son départ définitif pour Jérusalem.

Act. 9 : 27. Mais Barnabas le prit.

Barnabas, l'«un des sept diacres», dans les premiers jours après la résurrection, avait une place éminente dans la petite Eglise de Christ. Nous apprenons qu'il fut un de ces frères riches qui vendirent leurs possessions et en déposèrent l'argent aux pieds des apôtres, pour le bien de l'Eglise. Act. 4 : 36, 37. Il était originaire de l'île de Chypre (4 : 36), qui n'est pas très-éloignée de Tarse, et il peut avoir été instruit dans les écoles qui ont rendu cette ville célèbre. Il n'est donc pas improbable que Barnabas et Saul se fussent connus dans leur jeune âge. Ceci expliquerait comment il arriva que Paul fut présenté aux disciples par Barnabas.

Vers. 29. Il parlait et disputait avec les Grecs.

Saul espérait évidemment qu'on l'écouterait à Jérusalem parmi ceux qui avaient été témoins de sa conduite envers l'Eglise; et il croyait que, par ses arguments en faveur de la sincérité de sa foi, et le récit de ce qui lui était arrivé, il en convaincrait plusieurs de la vérité qu'il avait autrefois persécutée. Il voyait le même esprit de persécution soulevé contre lui, mais il avait pris une part si active lui-même dans la persécution de l'Eglise, qu'il désirait ardemment alors défendre la vérité. Plus tard, dans sa dernière visite à Jérusalem, il raconta la lutte qu'il eut à soutenir dans l'exécution de son dessein. Act. 22 : 17–21.

Vers. 30. Ils le menèrent à Césarée.

Les disciples de Jérusalem étaient inquiets concernant Saul, craignant qu'il ne partageât le sort d'Etienne; alors Saul leur permit de le conduire à Césarée, d'où il continua son voyage jusqu'à Tarse, province de Cilicie, où il était né. Il paraît qu'il annonça à ses parents et à ses connaissances la bonne nouvelle du Salut par Jésus-Christ.

Vers. 31. Les Eglises étaient en paix.

Le départ de Saul ralentit sans doute pour un moment la violente opposition des Juifs. Vers cette époque, le nation juive aussi souffrait d'une grande persécution de la part de l'empereur Caligula et les Juifs n'auraient guère eu le loisir de persécuter les autres. Caligula, successeur de Tibère, commença son règne vers le commencement de l'année 37 ap. J.-C., et fut assassiné l'an 41 ap. J.-C. Si Saul fut converti l'an 35 ap. J.-C., suivant la chronologie généralement adoptée, ce voyage de Saul à Tarse dût avoir lieu en l'an 37 ou 38. Quoiqu'il ne soit pas possible de fixer définitivement la chronologie de bien des événements de cette époque, il paraît très-probable que ce fut durant ce temps de paix que «Pierre les visitait toutes.» V. 32.

Vers. 33. Un homme nommé Enée.

D'après son nom, qui est grec, tout porte à croire que c'était un juif grec.

LE MARTYRE D'ÉTIENNE.

PAR MME. E. G. WHITE.

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE.

LORSQU'IL montra Jésus-Christ par le prophéties, et parla du temple comme il le fit, le souverain sacrificateur, affectant d'être frappé d'horreur, déchira sa robe. Etienne vit par là qu'on le réduirait bientôt pour toujours au silence. Quoiqu'il ne fût qu'au milieu de son discours, il en tira abruptement la conclusion en rompant soudainement la chaîne historique qu'il suivait et, se tournant vers ses juges irrités, il s'écria: «Gens de col roide, et incirconcis de cœur et d'oreilles, vous vous opposez toujours au St.-Esprit; vous êtes tels que vos pères. Quel est le prophète que vos pères n'aient pas persécuté? Ils ont même tué ceux qui ont prédit l'avénement du Juste, que vous avez livré et dont vous avez été les meurtriers; vous qui avez reçu la loi par le ministère des anges, et qui ne l'avez point gardée.»

A ces paroles, les sacrificateurs et les gouverneurs furent remplis de rage. Ils ressemblaient plus à des bêtes féroces qu'à des êtres humains. Ils se jetèrent sur Etienne en grinçant les dents. Mais il n'en fut point intimidé; il s'y était attendu. Son visage était calme et brillait d'une lumière angélique. Les sacrificateurs furieux et la foule irritée ne lui inspiraient aucune frayeur. «Mais Etienne, étant rempli du Saint-Esprit, et ayant les yeux attachés au ciel, vit la gloire de Dieu, et Jésus qui était à la droite de Dieu; et il dit: Voici je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme qui est à la droite du Fils de Dieu.»

La scène qui était autour de lui fut éclipsée par sa vision; les portes du ciel étaient entr'ouvertes, et Etienne, regardant dans l'intérieur, vit la gloire de Dieu, et Christ, comme se levant de son trône, prêt à soutenir son serviteur qui était sur le point de souffrir le martyre pour son nom. Lorsque Etienne proclama la glorieuse scène qui se présentait à lui, ce fut plus que ses persécuteurs ne purent endurer. Ils se bouchèrent les oreilles afin de ne point entendre ses paroles et, poussant de grands cris, ils se jetèrent tous ensemble sur lui. «Et l'ayant traîné hors de la ville, ils le lapidèrent. Et pendant qu'ils lapidaient Etienne, il priait et disait: Seigneur Jésus! reçois mon esprit. Puis s'étant mis à genoux, il cria à haute voix: Seigneur, ne leur impute point ce péché. Et quand il eut dit cela, il s'endormit.»

Dans l'agonie d'une mort si cruelle, ce fidèle martyr, semblable à son Maître, priait pour ses meurtriers. Les témoins qui avaient accusé Etienne devaient jeter les premières pierres. Ces personnes déposèrent leurs vêtements aux pieds de Saul qui avait pris une part active dans ce procès et avait consenti à la mort du prisonnier.

EFFET DE LA MORT D'ETIENNE.

Le martyre d'Etienne avait fait une profonde impression sur tous ceux qui en avaient été témoins. Ce fut pour l'Eglise une épreuve douloureuse, mais il en résulta la conversion de Saul. La foi, la constance et la glorification du martyr ne pouvaient s'effacer de sa mémoire. Le sceau de Dieu brillant sur son visage, ses paroles qui pénétraient jusqu'à l'âme de ceux qui les entendaient, sauf ceux qui étaient endurcis en résistant à la lumière, demeuraient gravés dans la mémoire de ceux qui l'avaient contemplé et témoignaient de la véracité des choses qu'il avait proclamées.

Etienne n'avait subi aucune condamnation légale. Mais de fortes sommes d'argent servirent à corrompre les autorités romaines et à empêcher qu'elles ne fissent quelque enquête. La scène du procès et de la mort d'Etienne semblait avoir rempli Saul de frénésie. Il était irrité dans le secret de son cœur de ce que Dieu avait honoré Etienne au moment même où celui-ci était déshonoré des hommes. Il continua à persécuter l'église de Dieu, saisissant les disciples dans leurs maisons et les livrant aux sacrificateurs et aux gouverneurs pour les mettre en prison et les faire mourir. Son zèle persécuteur était un sujet d'effroi pour les chrétiens de Jérusalem. Les autorités romaines ne firent rien de spécial pour brider son ardeur persécutrice, et aidèrent secrètement les Juifs pour se les concilier et gagner leur faveur.

Saul, comme savant, était un instrument puissant dans les mains de Satan, pour exercer sa rébellion contre le Fils de Dieu; mais un plus puissant que Satan avait choisi Saul pour remplacer Etienne, et pour travailler et souffrir à cause de son nom. Saul était très-estimé parmi les Juifs, à cause de ses connaissances et à cause de son zèle à persécuter les croyants. Il ne fut membre du Sanhédrin qu'après la mort d'Etienne; alors il fut reçu dans ce corps en considération de la part qu'il avait prise dans cet acte inique.

Après la mort d'Etienne, les disciples furent gênés dans leur œuvre missionnaire, et beaucoup de croyants, qui avaient temporairement habité Jérusalem, allèrent de nouveau, à cause de la violente persécution diri-

gée contre eux, demeurer dans les contrées lointaines d'où ils étaient venus. Mais les apôtres n'osèrent pas quitter Jérusalem avant que l'Esprit de Dieu n'ait montré que tel était leur devoir; car Christ leur avait commandé de travailler d'abord dans cette ville. Quoique les sacrificateurs et les gouverneurs persécutassent cruellement les nouveaux convertis, ils n'osèrent pas pendant quelque temps, arrêter les apôtres, étant intimidés par le témoignage d'Etienne mourant, et comprenant que leur conduite à son égard leur avait nui dans l'esprit du peuple.

TRAVAIL PARMI LES GENTILS.

Christ avait recommandé à ses disciples d'aller et d'enseigner toutes les nations; mais les enseignements qu'ils avaient autrefois reçus des Juifs leur rendaient les paroles de leur Maître difficiles à comprendre; c'est pourquoi ils n'obéirent qu'avec lenteur. Ils se nommaient les enfants d'Abraham et se regardaient comme les héritiers de la promesse divine. Ce ne fut que plusieurs années après l'ascension de leur Maître que l'esprit des disciples fut assez développé pour comprendre clairement le sens des paroles de Christ: qu'ils devaient travailler à la conversion des Gentils aussi bien qu'à celle des Juifs.

Leur esprit fut tout particulièrement rendu attentif à cette partie de l'œuvre par les Gentils eux-mêmes qui avaient embrassé la doctrine de Christ. Peu après la mort d'Etienne et la dispersion des disciples à travers la Palestine, la Samarie fut grandement émue. Les disciples y furent bien accueillis et les Samaritains témoignèrent leur désir d'entendre parler de Jésus qui, dans son premier voyage missionnaire, leur avait parlé avec une grande puissance. Ils écoutèrent avec un immense intérêt tout ce qu'on leur disait concernant Christ, et là les disciples commencèrent à comprendre plus clairement que l'Evangile ne devait pas être confié aux Juifs; car des conversions avaient lieu dans toutes les classes de la société, sans efforts définis et spéciaux de la part des disciples. Les convertis parmi les Gentils démontrèrent aux croyants Juifs qu'ils n'étaient point les seuls qui fussent compris dans le message de Christ.

L'animosité qui existait entre les Juifs et les Samaritains diminua et ils cessèrent bientôt de dire qu'ils n'avaient rien à faire les uns avec les autres. Philippe quitta Jérusalem et s'en alla prêcher Christ crucifié dans la Samarie. Plusieurs personnes crurent et reçurent le baptême chrétien. La prédication de Philippe eut un si grand succès et un si grand nombre de gens crurent, qu'il fit demander de l'aide à Jérusalem. En réponse à cette demande, l'église y envoya Pierre et Jean qui travaillèrent dans la Samarie avec des résultats étonnants. Ils comprirent alors la signification de cette parole de Christ: «Vous me servirez de témoins tant à Jérusalem que dans toute la Judée, et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre.»

SIMON LE MAGICIEN.

Parmi les convertis de Samarie, il y en avait un nommé Simon qui, par la puissance de Satan, manifestée au moyen de la sorcellerie, s'était acquis un grand renom. «Tous lui étaient attachés, depuis le plus petit jusqu'au plus grand; et ils disaient: celui-ci est la grande puissance de Dieu, et ils étaient attachés à lui, parce que depuis longtemps il leur avait renversé l'esprit par ses enchantements.» Mais lorsqu'il vit que les apôtres manifestaient une plus grande puissance en guérissant les malades et en convertissant des âmes à la vérité, il pensa qu'en se joignant aux disciples de Christ il pourrait faire des miracles tout aussi grands que ceux qu'accomplissaient les apôtres. Il espérait ainsi augmenter son renom et sa fortune, car il faisait marchandise de sa magie et de son art satanique, prétendant communiquer ses secrets à d'autres.

Son esprit obscurci ne pouvait distinguer la puissance du St.-Esprit de celle de Satan. Il s'en alla trouver Pierre et lui offrit de l'argent pour qu'il lui donnât le pouvoir de guérir les malades et de communiquer aux autres le St.-Esprit en leur imposant les mains. A cette proposition, Pierre fut rempli d'horreur et censura sévèrement Simon. «Que ton argent périsse avec toi, lui dit-il, puisque tu as cru que le don de Dieu s'acquiert avec de l'argent. Tu n'as point de part, ni rien à prétendre dans cette affaire, car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. Repens-toi donc de cette méchanceté, et prie Dieu afin que, s'il est possible, cette pensée de ton cœur te soit pardonnée. Car je vois que tu es dans un fiel très-amer et dans les liens de l'iniquité.» Act. 8 : 20–23.

Le magicien tremblait de frayeur, pendant que son péché était dévoilé devant lui d'une manière aussi frappante. Il commença à s'apercevoir de son audace impie, et supplia Pierre de prier que la colère de Dieu ne tombât pas sur lui à cause de son péché de présomption. Pierre avait montré à Simon avec une grande force que son cœur n'avait pas encore été touché par la grâce de Dieu; car si son esprit avait été ainsi éclairé, il aurait su que la sainte puissance du St.-Esprit ne pouvait être ni achetée ni vendue pour de l'argent. Christ, au prix infini de sa propre vie, avait obtenu pour son peuple la puissance du St.-Esprit, afin d'être donnée à ceux-là seulement qu'il avait choisi comme ses instruments et dont la vie doit être dépouillée d'égoïsme et de péché.

CONVERSION DE L'EUNUQUE.

Le Seigneur fit alors dire par son ange à Philippe d'aller à travers le désert à Gaza. «Et il se leva et s'en alla. Or, un Ethiopien, eunuque, qui était un puissant seigneur à la cour de Candace, reine d'Ethiopie, surintendant de tous ses trésors, était venu à Jérusalem pour adorer. Comme il s'en retournait, étant assis dans son chariot, il lisait le prophète Esaïe.» Act. 8: 27, 28. L'eunuque, dans son aveuglement, recherchait la lumière en tâtonnant. Il croyait aux Ecritures mais ne pouvait pas les comprendre parfaitement; c'est pourquoi il fit un voyage à Jérusalem et se rendit au temple. Ayant faim et soif de connaissance, il exposa ses perplexités aux sacrificateurs et aux scribes; mais leurs interprétations des Ecritures le plongèrent plus profondément encore dans un impénétrale mystère. Il pria avec ferveur pour que Dieu lui envoyât la lumière et la connaissance. Dieu entendit sa prière et envoya son ange à Philippe pour qu'il se rendît à Gaza dans le but de prêcher Christ à une seule âme qui avait faim et soif de la vérité.

L'eunuque avait entendu à Jérusalem bien des rapports contradictoires concernant Jésus de Nazareth. Son esprit était troublé à cet égard. Il avait une copie des Ecritures sur lui, et lorsque Philippe le rejoignit, il étudiait diligemment les prophéties qui se rapportaient au Messie. Ils étaient étrangers l'un à l'autre; mais Philippe avait le sentiment que c'était l'homme qui avait besoin de son aide. Marchant à côté du chariot, Philippe demanda à l'eunuque s'il comprenait les prophètes qu'il lisait. Celui-ci répondit qu'il avait besoin d'instruction et invita Philippe à prendre place à côté de lui. Le passage des Ecritures qu'il étudiait était Esaïe 53 : 7. Philippe comprit le désir de son cœur et lui prêcha Jésus-Christ révélé dans la prophétie, et sa mission sur la terre pour sauver les pécheurs. Il lui montra les différents degrés par lesquels il devait passer dans la conversion: repentance envers Dieu à cause de la transgression de la loi du Père, foi en Christ comme Sauveur des hommes, et baptême en conformité à sa mort. Le cœur de l'eunuque était tout prêt à recevoir la lumière et la vérité; aussi reçut-il avec joie l'Evangile que lui prêchait Philippe.

«Et comme ils allaient par le chemin, ils arrivèrent à un endroit où il y avait de l'eau et l'eunuque dit: Voici de l'eau; qu'est-ce qui empêche que je ne sois baptisé? Et Philippe lui dit: Si tu crois de tout ton cœur, cela t'est permis. Et l'eunuque répondant, dit: Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu.» La réponse de l'eunuque fut prompte et décidée. «Il commanda qu'on arrêtât le chariot; et ils descendirent tous deux dans l'eau, Philippe et l'eunuque, et Philippe le baptisa. Et quand ils furent remontés hors de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe, et l'eunuque ne le vit plus; et il continua son chemin plein de joie.» Act. 8 : 38–40.

Nous avons dans ce cas un exemple du soin que Dieu prend de ses enfants. Il commanda à Philippe de quitter de prêcher dans la Samarie, où il avait de si grands succès, pour l'envoyer à travers le désert à Gaza, auprès d'une seule âme avide de vérité. La promptitude avec laquelle l'eunuque accepta l'Evangile, et agit ensuite suivant ses instructions, devrait être une leçon pour nous. Dieu veut que nous soyons prompts à accepter et à confesser Christ; prompts à lui obéir et prompts à répondre à l'appel du devoir. L'eunuque était un homme éminent, jouissant d'une grande réputation, et il occupait une place élevée et pleine de responsabilité. Par sa conversion, l'Evangile pénétra en Ethiopie, et beaucoup de gens crurent en Christ et passèrent des ténèbres du paganisme à la claire lumière du christianisme.

☞ *Dieu voulant, nous ferons paraître notre numéro de janvier le quinze du mois.*

CATALOGUE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

LA SOCIETÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR tient en vente les brochures et les traités suivants:—

1.	**Le Règne Millénaire.** (*†)	16 pages	10 cts.
2.	**Le Second Avénement;** (*) Objet et Proximité de cet Evénement, et Manière dont il aura lieu.	32 pages	20 cts.
3.	**Les Deux Trônes,** (*) représentant le Royaume de la Grâce et le Royaume de la Gloire.	32 pages	20 cts.
4.	**Le Jugement,** (*) Ou les Enseignes de Daniel conduisant vers la Sainte Cité. . .	16 pages	10 cts.
5.	**Le Sanctuaire de la Bible.** (*†) . .	20 pages	15 cts.
6.	**Quel Jour Observez-vous et Pourquoi?** (*)	8 pages	5 cts.
7.	**Explication de Matthieu XXIV,** Ou Signes frappants de la Seconde Venue de Christ. (Avec couverture)	56 pages	50 cts.
8.	**Le Sabbat de la Bible.** (†) . . .	32 pages	20 cts.
9.	**Le Premier Message d'Apocalypse.** (†)	16 pages	10 cts.
10.	**Le Second « «**	16 pages	10 cts.
11.	**Le Troisième « «**	32 pages	20 cts.
12.	**Perpétuité des Dix Commandements.**	40 pages	25 cts
13.	**Les Souffrances de Christ.** (*) . .	32 pages	20 cts.
14.	**Les Deux Lois.** (*†)	16 pages	10 cts.
15.	**La Loi et l'Evangile**	16 pages	10 cts.
16.	**Le Sabbat dans la Prophétie.** . .	32 pages	20 cst.
17.	**La Vérité Présente.** (*)	24 pages	15 cts.
18.	**L'Esprit de Prophétie.** (*)	16 pages	10 cts.
19.	**Le Mémorial du Créateur**	16 pages	10 cts.
20.	**Le Salut par Christ**	16 pages	10 cts.
21.	**Christ dans l'Ancien Testament.** .	16 pages	10 cts.
22.	**Pouvons-nous Savoir?** (*†) . . .	8 pages	5 cts.
23.	**L'Avénement de Christ,** sa Nature et la Purification du Sanctuaire.	48 pages	30 cts.
24.	**Le Septième Jour.**	8 pages	5 cts.
25.	**La Fin est-elle Proche?** (*) . . .	8 pages	5 cts.
26.	**Le Sabbat de l'Eternel.** (*†) . . .	16 pages	10 cts.
27.	**L'Homme est-il Immortel?** (*†) . .	8 pages	5 cts.
28.	**Le Serpent d'Airain,** ou le Salut par Christ	16 pages	10 cts.
29.	**La Septième Partie du Temps,** etc.	32 pages	20 cts.

Les traités marqués d'un **astérisque** (*) sont aussi imprimés en **allemand**, et ceux qui sont marqués d'une **croix** (†) sont imprimés en **italien.**

☞ **Adresser** (franco): **M. J.-N. ANDREWS, Bureau des Signes des Temps, Bâle (Suisse.)**

Les Signes des Temps

Le Septième Jour est le Repos de l'Eternel, ton Dieu.

BALE (SUISSE), DÉCEMBRE 1883.

SOMMAIRE.

	PAGE
Articles Variés.	
Luther devant le Légat	273
La Bible au point de vue intellectuel et moral	274
L'attente de l'Eglise	275
De la Punition	276
La Conversion Biblique	277
Etudiez le livre de l'Apocalypse	277
Le vrai Sabbat embrassé et observé	278
Peut-on connaître l'époque de la seconde venue	282
Tempérance.	
Dégénérescence de la Nation française	282
Le Christianisme et la Tempérance	283
Articles des Rédacteurs.	
L'Esprit de Christ	280
Décès de Mlle Oyer	281
Notre Conférence Générale d'Amérique	281
Vœux pour la nouvelle Année	284
Journaux en Italien et en Roumain	288
Herold der Wahrheit	288
Correspondance.	
Europe Septentrionale	288
Ecole du Sabbat.	
Le Martyre d'Etienne	278
Leçons sur le Livre des Actes	284
Notes sur les Leçons	285

HEROLD DER WAHRHEIT.

NOUS avons annoncé dans notre dernier numéro que nous publierions un journal allemand, mensuel, consacré à l'exposition des vérités bibliques. Nous avons le plaisir d'annoncer que ce journal, le *Herold der Wahrheit*, qui a huit pages du format des SIGNES DES TEMPS, vient de sortir de presse d'être expédié aux abonnés.

Depuis longtemps on nous demandait de publier un journal en cette langue pour la proclamation des vérités importantes auxquelles sont consacrés les SIGNES DES TEMPS, et nous sommes heureux de pouvoir maintenant répondre à ce besoin par la publication de cette nouvelle feuille. Nous avons l'assurance que la vérité n'y sera pas moins défendue avec sincérité, énergie et persévérance qu'elle ne l'a été dans notre organe français.

Persuadés que nous avons un message qui doit être annoncé à tous peuples, nations et langues, c'est un motif de profonde gratitude pour nous que le temps soit venu où les grandes doctrines de notre foi peuvent être présentées aux millions de personnes qui parlent la langue allemande en Europe.

Pour montrer le besoin réel que l'on avait de ce journal et l'intérêt qu'on a déjà témoigné à cette publication, nous dirons que, avant même que le premier numéro en ait paru, nous avions une liste de près de sept cents journaux souscrits, et nous avons la ferme espérance que notre liste montera à mille abonnés avant le 1er janvier 1884.

Nous désirons donner la plus grande circulation possible au *Herold der Wahrheit* et et nous remercions sincèrement et cordialement nos amis pour l'aide efficace qu'ils nous ont prêté en nous obtenant des abonnés et en nous donnant des adresses de personnes auxquelles nous pouvons envoyer le journal comme spécimen. Nous les sollicitons respectueusement à nous continuer leur bienveillant concours dans cette œuvre, car nous désirons envoyer des milliers d'exemplaires du premier numéro, comme spécimens, d'ici à la fin de janvier prochain.

Pour favoriser cette circulation, nous nous ferons un plaisir de faire parvenir régulièrement cette feuille à toutes les salles de lecture, établissements de tempérance et autres qui voudraient bien la recevoir. Nous prions nos amis de prendre note de ce fait. Ils pourront, du moins pour leurs localités respectives, nous aider à atteindre ce but.

Toute somme d'argent que l'on voudra bien nous envoyer pour aider à couvrir les frais de ports de ces numéros d'essai sera reçue avec reconnaissance.

Un abonnement est de Fr. 3 ou Marcs 2,40 par an. Cinq à dix abonnements, Fr. 2,50, ou Marcs 2 l'abonnement.

JOURNAUX EN ITALIEN ET EN ROUMAIN.

NOUS venons de publier au bureau des SIGNES DES TEMPS, les premiers numéros des journaux trimestriels *L' Ultimo Messaggio* et l'*Adevàrulù Present*, le premier en italien et le dernier en langue roumaine. Ces deux feuilles, qui ont chacune le même format, ont 16 pages de moitié plus petite que celles des SIGNES. Telles qu'elles sont, soigneusement brochées et rognées, chacun s'accorde à leur trouver un extérieur avenant et recommandable.

Nos amis d'Italie et de Roumanie désiraient depuis longtemps avoir des journaux qui leur permissent de présenter la vérité à leurs compatriotes, et ils sont très-heureux de voir enfin la réalisation de leurs désirs. Comme les noms de ces journaux l'indiquent (*Le Dernier Message* et *La Vérité Présente*), ils sont consacrés à la propagation des importantes vérités qui se rattachent au temps actuel—vérités dont l'accomplissement a lieu dans la dernière génération. Nous avons cette confiance qu'ils rendront un fidèle et sincère témoignage à ces importantes vérités bibliques, de telle sorte qu'ils deviennent, avec la bénédiction divine, un moyen d'amener beaucoup d'âmes à obéir à Dieu et à aimer l'apparition de son Fils, apparition qui est proche, même à la porte.

Le premier numéro de chacun de ces journaux a été tiré à 2000 exemplaires et nous venons de recevoir de notre agent spécial pour l'*Adevàrulù Present*, notre frère M. Thomas G. Aslan de Pitesti, Roumanie, une demande de 8,000 exemplaires de ce numéro pour en faire une distribution immédiate.

Quoique ces journaux soient spécialement destinés aux pays où l'on parle ces langues, nous en enverrons un spécimen à toute personne qui nous exprimera le désir de les posséder.

Si, à cette nouvelle et double addition, qui porte à quatre le nombre des journaux que nous publions à Bâle, nous en ajoutons deux publiés en Scandinavie et un en Angleterre, nous aurons un total de sept journaux, publiés dans les principales langues de l'Europe, proclamant d'une même voix et avec une égale fidélité les vérités des derniers jours.

Correspondance.

EUROPE SEPTENTRIONALE.

NORVÉGE.—Nous sommes reconnaissants envers Dieu pour la lumière de sa vérité et l'espérance bénie de la vie éternelle à l'apparition de notre Seigneur et Sauveur.

Pour le moment, je suis à Christiana, m'occupant principalement de la publication de journaux et de traités. Quatre frères dispersés dans le pays sont occupés à vendre des traités et à recueillir des abonnements.

DANEMARK.—Frère Brorson a travaillé à Syälland, à Fyn et dans les environs de Ribe. Il a visité 70 familles et distribué un grand nombre de traités et de journaux. Il a donné deux conférences dans la maison d'école de Ribe sur le sujet de la tempérance. On ne peut tenir des assemblées religieuses dans les maisons d'école à moins que le prédicateur n'appartienne à l'église de l'Etat. Deux personnes ont commencé à observer tous les commandements de Dieu. Il a visité les frères de Linknud, de Veile, de Nortvig et de Skäde. Ils sont tous très-encouragés. Frère Kristensen a donné des conférences à Brondersler, Stenum et dans plusieurs autres endroits, au nord du Jutland. Une sœur a été baptisée et une autre a commencé à garder le Sabbat.

SUÈDE.—Frère Johnson a travaillé dans plusieurs villes de ce pays, spécialement à Bjurkärn. Quelques personnes se sont décidées à obéir au Seigneur. Il se trouve actuellement à Stockholm où nous avons onze freres et sœurs qui se réunissent le jour du Sabbat.

J.-G. MATTESON.

Christiana, le 13 décembre 1883.

SUISSE FRANÇAISE.

DES assemblées religieuses tenues récemment à Bienne, à Cormondrèche et à Tramelan ont produit de bons résultats. Ces assemblées avaient pour premier but l'avancement spirituel des croyants; et les frères et les sœurs qui y ont assisté ont été grandement bénis et ont reçu de nouvelles forces. Tous ont trouvé qu'il est bon de s'approcher du Seigneur et de cultiver l'amour fraternel, et tous ont senti le besoin de travailler davantage à leur salut et à celui de leurs semblables. Trois églises avec école du Sabbat furent organisées, et le système biblique, pour le support financier de l'Evangile fut promptement et joyeusement adopté.

D.-T. BOURDEAU.

Bienne, 19 décembre 1883.

☞ PAR des circonstances indépendentes de notre volonté, notre journal n'a pu paraître régulièrement pendant les 15 derniers mois. Nous l'avons vivement regretté quoiqu'il nous ait été impossible de l'éviter.

Cette fois, nous avons été retardés particulièrement par le fait que nous n'avons pas pu obtenir à temps les caractères neufs que nous employons dès ce numéro. Nous espérons que nos lecteurs n'auront pas été trop impatients et qu'ils trouveront dans l'impression désormais plus nette du journal une petite compensation à ce retard.

C'est à cause de ce retard que nous faisons dans ce numéro nos vœux de nouvelle année.

AVIS.

Nous nous proposons de prendre, comme à l'ordinaire, avec le numéro de janvier, un remboursement sur ceux de nos abonnés dont l'abonnement expire au mois de décembre.

Nous prions respectueusement nos lecteurs dont l'abonnement est déjà échu de bien vouloir le renouveler le plus tôt possible pour l'année qui s'ouvre. Nous nous plaisons à espérer qu'ils auront trouvé LES SIGNES intéressants et instructifs au point qu'ils ne voudront pas volontairement se priver de ses visites mensuelles. La liste de nos abonnés, nous sommes heureux de le reconnaître, augmente constamment.